

Paul Bayleville

# **LE DIALOGUE DES HUMANITAIRES**

[www.liber-hiram.com](http://www.liber-hiram.com)

# Le dialogue des humanitaires

(Pièce en trois actes, avec ballets entre chaque acte)

**L'action se passe dans un décor minimaliste, n'évoquant aucun lieu particulier. Les personnages apparaissent au fil du dialogue. Sauf cas singulier, ils sont vêtus selon l'imagination des lecteurs et lectrices.**

Monsieur Loyal :

- Je suis Monsieur Loyal, je veux être objectif et impartial. Je dis ce que je pense et je pense que **ce que je dis est ce qui est !**

Le Cynique :

- Je suis le cynique. Je ne sais pas ce que je pense, mais je pense toujours **contre**. Être contre est mieux qu'être pour. Pour être pour il faut penser comme les autres, penser comme ceux qui disent le pour. C'est plus intelligent d'être contre.

Monsieur Loyal :

- Que de simagrées pour exprimer un désagrément ! (**un silence puis**) Il va sans dire que nous parlons aujourd'hui de la Convention de 1951 et du Protocole additionnel de 1967 qui traitent de l'obligation pour les États signataires (plus de 167 d'entre eux) de protéger et d'accueillir les réfugiés.

Le Cynique :

- Quelle formule ! « Il va sans dire » alors qu'à peine avez-vous dit qu'il va sans dire que vous vous sentez obligé de nous dire ce qui va sans le dire. C'est ridicule !

Monsieur Loyal :

- Ce n'est qu'une figure de style !

Le Cynique :

- Non ! Une prétérition voire un cliché... quel style !

Monsieur Loyal :

- Ne soyez pas blessant et cynique !

Le Cynique :

- Cynique je suis par obligation théâtrale. Tout comme vous êtes ce que vous êtes par la

même obligation. Vous voilà bien sensible de trouver là quelque chose de blessant !

Monsieur Loyal :

- Parlons net, et laissez-moi dire ce que je dois dire sans autre artifice.

Le Cynique :

- Voilà qui est parlé ! Et bien, venez-en aux faits !

Monsieur Loyal :

- En 1950 les Alliés vainqueurs de la Deuxième Guerre mondiale ont décidé de créer un Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés afin de régler les problèmes de déplacements de populations dus à la guerre sur le sol européen, et ailleurs. Il y avait plusieurs millions de personnes que le conflit avait délocalisées : des soldats, des prisonniers, des blessés transportés d'un pays dans un autre, des réfugiés, des déplacés, etc. Il fallait donc recenser ces gens, organiser leur retour chez eux, les nourrir et les soigner quand ils étaient dans des camps...

Le Cynique :

- Simple question de bon sens et de continuité puisque la Société des Nations, la SDN, avait en son temps créé un Haut Commissaire pour les réfugiés, le fameux Nansen, un explorateur norvégien : Groenland, Pôle Nord, etc. Il avait créé le passeport qui porte toujours son nom et qui permet aux réfugiés de voyager. Albert Einstein a voyagé avec un passeport Nansen... Nansen s'était occupé des Russes blancs, des Arméniens massacrés et expulsés par les Turcs ainsi que des échanges de populations entre les Turcs et les Grecs, les Assyro-Chaldéens aussi... enfin, les déplacements de populations dus à la fin de l'Empire ottoman après 1918. Nansen n'avait pas beaucoup de pouvoirs... tout ça, ce n'était qu'une affaire de bon sens et de continuité... mais poursuivez...

Monsieur Loyal :

- Vous dites bon sens et continuité ? Pas si simple ! Deux traumatismes ont marqué cette affaire. Le premier, le drame des juifs qui voulaient fuir le *Reich* nazi avant sa défaite, et qui n'étaient pas systématiquement acceptés dans un pays d'accueil : des juifs sont morts dans le *no man's land* qui sépare les frontières de deux

nations, d'autres ont été renvoyés en Allemagne. À ce refus d'accueil, la découverte des camps d'extermination allemands par les armées alliées en 1944 et 1945 a créé un choc dans le monde occidental, une honte accompagnée d'un remords. Le second traumatisme est moins connu : il s'agit du renvoie dans la Russie de Staline et la Yougoslavie de Tito des civils, des prisonniers fait par les Allemands, et des soldats qui s'étaient rendus aux Alliés (essentiellement, mais pas exclusivement, les prisonniers russes et les soldats de l'armée Vlassov ainsi que les oustachis croates). En 1950, les Alliés savaient qu'un grand nombre de ces gens renvoyés par l'OIR (Organisation Internationale pour les Réfugiés) en Russie et en Yougoslavie entre 1945 et 1947 avaient été massacrés dès leur retour.

**(Entre une sorte de fantôme au visage blanc  
sépulcral portant un uniforme dépenaillé  
d'une armée indéterminée)**

Le fantôme :

- Je suis le sergent Vassili Konstantinovich de l'Armée Rouge. J'ai été fait prisonnier par les Allemands à la fin de l'été 1941, au début de

leur offensive sur Leningrad. Nous étions mal équipés, mal commandés ; et Staline, qui avait liquidé les meilleurs officiers de l'Armée Rouge entre 1936 et 1938, venait juste de faire son discours sur la Grande Guerre patriotique. Les Allemands étaient pires que des bêtes, je ne parle pas seulement des SS ; ils tuaient les prisonniers russes, par ordre je suppose, mais ils y prenaient plaisir, leurs auxiliaires ukrainiens aussi. Moi je suis allé de camp en camp à marche forcée ; puis dans des wagons qui avaient transporté des munitions et des vivres au front et qui revenaient avec quelques wagons vides en Allemagne. Entre les gares, ils nous faisaient voyager sans eau et sans nourriture. On était encadré par des SS, on mourrait dans les wagons ou pendant les marches forcées. Les SS tuaient ceux qui tombaient en marchant, ils nous faisaient décharger ceux qui étaient morts dans les wagons et ils les remplaçaient par de nouveaux prisonniers. Dans mon groupe au départ on était deux à trois cents. À l'arrivée, à Bergen-Belsen, nous n'étions plus qu'une cinquantaine. Il y avait déjà dix ou quinze mille soldats russes dans ce camp. Là, c'était terrible, on vivait dans des trous : ce n'est que plus tard qu'ils nous ont donné

des planches et des pierres pour construire des bâtiments : les pierres, c'est nous qui allions les chercher dans des carrières. On n'avait qu'une sorte de liquide tiède un peu noir le matin et un petit morceau de pain, puis le travail, puis, vers midi une soupe claire avec des herbes et une sorte de biscuit aussi dur que le béton, je crois que c'était des biscuits de la marine allemande qui dataient de la Première Guerre mondiale : on l'amollissait dans la soupe. Et le travail recommençait. Le soir, même soupe avec un morceau de pain. En moyenne, un prisonnier mourait chaque jour, de faim associée aux coups si l'esclave manquait de zèle. Et puis, il y avait les expériences médicales que faisaient les Allemands dans un bloc spécial, personne n'en revenait. On a su qu'une de leurs expériences, mais il en avait d'autres, consistait à plonger un Russe habillé comme un aviateur allemand dans de l'eau très froide et de voir combien de temps il vivait ; parfois ils le sortaient avant sa mort et ils expérimentaient divers techniques de réchauffement pour éviter la mort : des couvertures, des femmes, divers produits et types de vêtements... enfin ! des trucs d'Allemand ! Un jour, c'était à l'été 42, lors de

l'appel du soir, ils ont ordonné que les volontaires qui voulaient combattre les communistes sortent du rang. J'avais le choix entre mourir ici, de faim ; dans le bloc médical ou dans la carrière ; ou abattu par un SS. Mourir en combattant les communistes qui nous avaient amenés à la défaite m'a semblé un choix plus honorable. Alors, j'ai choisi de combattre, d'autant que nous savions que Staline considérait les soldats russes prisonniers comme des traîtres, seuls les morts étaient honorables. Je n'avais pas de bon choix à faire. C'est comme ça que je suis devenu un soldat de l'armée Vlassov. On mangeait bien, de plus on voulait libérer la Russie de la tyrannie de Staline. Chez les Ukrainiens, car il y avait aussi des régiments SS ukrainiens, les types d'un certain Stepan Bandera, que les nazis gardaient en prison, mais qui commandait ses partisans. C'était une situation compliquée. Elle était compliquée parce dans *Mein Kampf*, Hitler avait dit que les Slaves étaient des sous-hommes, donc pour lui : Russes, Ukrainiens c'était pareil. Malgré tout certains Ukrainiens n'avaient pas compris. Ils n'avaient pas lu *Mein Kampf*, alors ils croyaient que les nazis allaient libérer l'Ukraine et en faire un pays

indépendant. Ces Ukrainiens-là voulaient surtout tuer des communistes, des juifs et des Polonais, c'était leur obsession aux Ukrainiens... . Moi ! je voulais surtout survivre. Pourtant, nous les Russes de l'armée Vlassov on n'aimait pas les Allemands... d'ailleurs à Prague en mai 1945, on a sauvé la ville que les SS voulaient détruire, comme Paris ! Les Américains et les Anglais ne nous en ont pas été reconnaissants ; en utilisant l'OIR, l'Organisation Internationale pour les Réfugiés, une sorte d'agence de voyages, ils nous ont livrés aux communistes de Staline, le NKVD. J'ai été torturé dans plusieurs prisons pour finir à la Loubianka, coups de matraque et ongles arrachés... pour eux, la routine. Je n'étais pas assez gradé pour être exécuté (pendu, une balle dans la nuque ou un coup de pelle affutée) alors ils m'ont envoyé dans la Kolyma. J'ai travaillé dans une mine d'or, c'est là que je suis mort, en septembre 1952, de faim et de froid, à trente-trois ans. En gros, ma jeunesse et le début de mon âge mûr se sont passés entre les camps de concentration nazis et ceux des soviets.

### **(Un long silence, puis)**

- Attendez ! vous allez rire. Je sais que des communistes allemands qui vivaient en Russie ont été envoyés par Staline dans ses camps de concentration ; puis, lorsque Staline a fait son accord avec Hitler, Staline a envoyé à Hitler ces communistes allemands... les survivants. Ils ont fait les voyages inverses aux miens : des camps des soviets à ceux des nazis, sauf ceux qui arrivés en Allemagne ont trouvé que le national-socialisme c'était aussi du socialisme. Quelle époque ! Quelle époque ! d'autant que je sais que les Ukrainiens, comme nous, ont fini par haïr les Allemands... je l'ai dit, pour Hitler tous les Slaves étaient des sous-hommes... et les Ukrainiens ont fini par comprendre que les Allemands ne feraient pas de l'Ukraine une nation indépendante.

### **(Il quitte la scène sans hâte et sans lenteur, d'un pas régulier et digne)**

Le Cynique :

- C'est bien triste tout ça, mais on connaît ! Ce n'est, après tout, que la chronique convenue du XXe siècle en Europe. C'est le progrès ! Pas celui imaginé par Victor Hugo qui écrit dans « Choses vues » en 1851 : « Moi, je

demande l'Europe et je ne regretterai pas la France » et en 1860 « Ne soyons plus anglais ni français ni allemands. Soyons européens. Ne soyons plus européens, soyons hommes. – Soyons l'humanité. » Hugo croyait que son rêve deviendrait réalité au XXe siècle. Mais il a commencé à déchanter en 1870, lorsque les Prussiens ont bombardé Paris... C'est un peu ce qui nous arrive avec Poutine qui bombarde l'Ukraine... pour commencer.

Le Cynique, à nouveau :

- J'aime bien Poutine, c'est un cynique. Malheureusement, il n'est pas réaliste, cet Européen se prend pour un Chinois ; alors que, depuis des lustres, les Chinois rêvent de grignoter la Russie ! Poutine leur ouvre des portes.

### **(Un silence, puis)**

Monsieur Loyal :

- Avez-vous remarqué que ce sont les peuples qui ont industrialisé la souffrance et la mort des *Homo sapiens*, qui, dans la seconde moitié du XXe siècle, ont fabriqué les meilleures automobiles : les Allemands et les Japonais, Volkswagen, Toyota, etc. Avant eux,

et même au temps de Victor Hugo, les massacres étaient un artisanat fatigant et peu rationnel, même pendant la Commune de Paris : lorsqu'il faut fusiller des femmes, les soldats ne sont pas toujours enthousiastes. Avec les Allemands et les Japonais, on voit les principes de Ford appliqués au massacre : au fond, tout se tient. Le cas des bolcheviques est à peine plus compliqué, mais on retrouve l'inévitable Ford des Amériques... Sauf au Rwanda, où d'avril à juillet 1994 l'artisanat s'est déchaîné ! Au moins 800.000 meurtres. Mais comme on dit : l'Afrique aux Africains !

Le Cynique :

- Certes, « tout est dans tout, et réciproquement », comme dirait l'autre.

Monsieur Loyal :

- L'autre qui c'est ?

Le Cynique :

- Alphonse Allais je crois, cité par Charles De Gaulle quand on lui racontait des sottises.

Monsieur Loyal :

- Dois-je comprendre que je dis des sottises !

Le Cynique, embarrassé :

- Mais non, mais non !

Monsieur Loyal :

- Encore heureux ! Je n'ai pas cette prétention si commune. Je ne suis qu'un personnage qui joue son rôle. Je dis le vrai et ne le juge pas. Tiens ! c'est votre tour de vous sentir offensé et de sortir de votre rôle. Allons, un peu de tenue... demandez-moi plutôt ce qu'il en fut de ce second traumatisme dont il vient d'être question.

Le Cynique :

- Celui des juifs ?

Monsieur Loyal :

- C'est cela : **j**uifs quand ils sont religieux et **J**uifs quand ils sont considérés comme appartenant au peuple juif.

Le Cynique :

- Oui ! la langue française met la majuscule aux nations, qu'elle aime ; et pas aux religions, dont elle se méfie. Cela montre bien que nous ne savons pas ce que c'est que d'être juif ou Juif, car, après tout, chrétiens et

musulmans sont des sectes juives qui ont plus ou moins mal tourné en s'opposant sur des dogmes, et en oubliant leur accord sur l'essentiel : Dieu ! Eh bien, allons-y, parlez-nous des Juifs, religieux ou non !

**Monsieur Loyal claque des doigts, apparaît un hologramme : un prisonnier d'un camp de concentration allemand. Il est vêtu de son uniforme de coton léger, blanc sale avec des rayures verticales bleues. Ici ou là l'uniforme montre des marques de brûlures. Il porte son petit chapeau rond confectionné dans la même toile. Son étoile jaune est bien visible, elle scintille comme celles des ciels d'été. Le visage et les mains sont noirs, comme viande carbonisée.**

L'Hologramme :

- Je vous prie de bien vouloir excuser ma noirceur, elle n'est pas métaphorique : c'est ainsi que m'a saisi l'image d'éternité de l'instant où mes compagnons des *Sonderkommando* m'ont fait glisser du chariot dans le four crématoire. C'était le 18 novembre 1943 à dix heures trente-trois minutes et douze secondes. D'où ce bref instant où mon corps a pris cette teinte

sombre, avant de devenir feu, puis cendres mêlées le même jour à celles d'un millier d'autres répandues sur les routes enneigées pour protéger les Allemands et leurs véhicules des glissades, ou jetées dans les marais de la Vistule, elle coulait près du camp d'Auschwitz-Birkenau. Normalement, on nous brûlait nus, sans notre uniforme qui devait servir à un nouvel arrivant. Mais ce jour-là, le SS de service a jugé que mon uniforme était trop usé et sale pour être réutilisé, alors on m'a brûlé avec : n'y voyez aucun privilège ! ce n'est que l'expression de l'obsession germanique pour le propre. Ma crémation a duré une vingtaine de minutes, ce qui est assez rapide pour l'époque. Il faut dire que la société Topf & Fils fabriquait pour les SS des fours techniquement très élaborés : les ingénieurs de Topf & Fils avaient étudié les problèmes de la combustion des corps *in situ* dans le camp même. Il faut dire que *J.A. Topf und Söhne* était une société honorable, créée en 1878 à Erfurt, dont les installations de chauffage étaient réputées. Quelques heures avant d'arriver au four, j'avais été gazé au ziklon B fabriqué par IG Farben qui avait absorbé l'entreprise Bayer en 1925. Après m'avoir arraché mes deux dents en or (les SS

récupéraient de dix à quinze kilos d'or par jour) mes compagnons des *Sonderkommando* m'ont mis sur le chariot et fait glisser dans les flammes. Je vous fais mon récit « à chaud » si vous me permettez ce trait d'humour un peu particulier. Il faut vous dire que je suis un Juifs d'Odessa, Isaac Matveyevic, 42 ans le jour de mon assassinat industriel avec cérémonie mortuaire : gaz puis petit four, schnaps ou vodka pour les SS. Nous avons toujours eu un humour particulier à Odessa... un peu comme celui des Tchèques. Vous savez, à Prague, les communistes avaient fait sur la colline de Letná qui domine la citée la plus grande statue du monde communiste : 15,5 mètres de haut pour Staline, 22 mètres de long avec la suite admirative et servile du dictateur, les suivistes sont huit : ouvrier, paysan, soldat et ingénieur, 4 Russes, 4 Tchèques, ils sont un peu moins grands que Staline (c'est l'aspect « lèche cul » de tous les cultes des ego en folie). La construction dura de 1949 à 1955. On dit que le sculpteur s'est suicidé après la fin de son travail. Les Pragois appelaient le monument : « La queue à la boucherie ». Après cela vous me pardonnerez mon « À chaud » et mon « gaz et petit four ».

## **(Sitôt parole dite, l'hologramme s'éteint d'un coup)**

Le Cynique :

- Je sais bien qu'Allemands et Japonais ont commis des crimes que les *Homo sapiens* croyaient impossibles à commettre... avec une cruauté froide et rationalisée qui semblait impensable, surtout chez des peuples qui, par ailleurs, avaient donné des preuves évidentes d'un haut niveau de civilisation ; à tel point que les autres peuples, y compris les victimes, ont souvent refusé de croire à ces monstruosité... jusqu'au moment où elles entraient dans l'enfer germanique... ou japonais ! Tout cela je le sais, mais est-ce une raison pour faire porter aux enfants des bourreaux le poids des horreurs commises par leurs géniteurs. Il y avait autrefois en France une « amnistie d'oubliance », du Moyen-âge jusqu'au XVIIIe siècle je crois, il en reste quelque chose dans la notion juridique de prescription. Il y a dans l'oubli une forme de sagesse. Ne savez-vous pas que Madame Sadako Ogata (1927-2019), une Japonaise devenue Haut Commissaire de Nations Unies pour les réfugiés en 1990, avait un membre de sa famille qui travailla dans l'unité 731 de l'armée japonaise en

Mandchourie ? Cette unité, dirigée par le médecin militaire Shiro Ishii, a commis dans les camps qu'il dirigeait des expériences médicales et des tortures immondes contre des prisonniers coréens, chinois et occidentaux. Elle mena en Chine une guerre bactériologique qui fit plus de 200.000 morts. Sa dernière opération prévue portait un nom délicatement poétique : « Opération Cerisiers en fleurs dans la nuit », il s'agissait de lancer des insectes pathogènes sur la Californie. Oui ! Il y a dans l'oubli une forme de sagesse !

Monsieur Loyal :

- Le cynisme de la mémoire qui efface l'ineffaçable ! Voilà bien une idée digne de vous ! Ne comprenez-vous pas que rien ne s'oublie ? Que vous le vouliez ou non, que vous le sachiez ou non, les vies du présent s'appuient sur celles du passé. Le passé ne passe jamais. Les *Homo sapiens* ne refont pas la vie, ils la continuent... même s'ils ont l'illusion de faire du nouveau, ce nouveau prend appui sur l'ancien. Qu'ils l'ignorent, le nient, le transforment, ou le révolutionnent, le passé colle au nouveau. C'est ainsi que les Français sont toujours gouvernés par un roi

(qu'ils peuvent guillotiner après cinq ans), les Russes par un tsar, les Japonais par le même empereur, et les Égyptiens par un pharaon ! Il faut aimer son passé... et s'en méfier.

Le Cynique :

- Nous voilà bien avancés ! Je veux bien que le passé ne s'efface jamais tout à fait, mais en quoi importe-t-il aux gens d'aujourd'hui : vos *homo sapiens*, qui vivent aujourd'hui et pas hier ? Et puis, quelles que soient leurs origines, votre Convention de 1951 et votre Protocole additionnel de 1967 s'appliquent aujourd'hui... D'accord, je veux bien admettre qu'ils soient le résultat des deux traumatismes dont vous venez de parler, mais ils s'appliquent *hic et nunc* (vous voyez ! moi aussi je peux faire le lettré)... et puis : qu'ont-ils de si original ces textes de droit international ?

Monsieur Loyal :

- La Convention de 1951 donne une définition précise du terme « réfugié » puis elle attribue au réfugié des devoirs, et des droits, que les États signataires de la Convention s'engagent à respecter et à faire respecter. Enfin, le Haut

Commissaire des Nations Unies pour les réfugiés est le gardien du respect de cette Convention dans les États qui en sont signataires.

Le Cynique :

- Ce dernier point peut se comprendre surtout quand on sait que l'OIR n'avait pas le pouvoir de s'opposer au renvoi des réfugiés et des prisonniers chez eux ; pourtant, ils avaient des techniques d'interview très au point : ils savaient ce que certains risquaient s'ils étaient renvoyés dans leur pays... mais je suis surpris par le fait que plus de 160 États ont accepté une limitation à leur droit d'accepter ou de refuser la présence d'étrangers sur leur sol.

Monsieur Loyal :

- He ! C'est bien pour ça que j'ai parlé du passé !

Le Cynique :

- D'accord... passons ! Venez-en à cette définition puisqu'elle est un article de foi pour tous les États signataires de cette Convention.

Monsieur Loyal :

- Quoique vous puissiez en dire, cette définition est totalement marquée par les événements traumatiques de la Seconde Guerre mondiale dont je viens de parler. En fait, l'affaire fut assez rondement menée, les premières décisions sont prises en décembre 1949, puis, le statut du bureau du Haut Commissaire des Nations Unies pour les réfugiés est voté par l'Assemblée générale en décembre 1950. Ce statut contient déjà la définition du terme « réfugié ». Je ne vais pas évoquer les textes et institutions antérieurs qui évoquaient la question des « réfugiés », en 1926, en 1928, en 1933 et en 1938, car tous n'avaient pas de claires définitions des obligations et n'étaient au mieux que l'expression d'une vague sympathie à l'égard des Juifs persécutés par les nazis, ou des Russes blancs persécutés par les communistes. Il y eut même une conférence internationale à Évian en 1938 où aucun des États participants n'accepta de recevoir des Juifs allemands, sauf Cuba dont la déclaration ne fut d'ailleurs suivie d'aucun effet. La propagande nazie s'en donna à cœur joie : « Vous voyez, personne ne veut des juifs ! »

Le Cynique :

- L'ensemble du monde occidental, y compris l'Australie, était-il donc antisémite ? Même les États-Unis de Roosevelt qui pourtant avait voulu cette conférence à Évian, au bord du lac Léman ? Je l'ai toujours dit « les États sont des monstres froids ». On croit que les politiciens veulent trouver des solutions aux problèmes... mais non ! Les politiciens veulent être réélus, et pour être réélu il faut éviter les problèmes, il faut séduire par divers artifices, il faut créer des commissions, des conférences qui permettent de dire « Moi je voudrais bien, mais les autres ne veulent pas ! », ou de jouer le temps qui impose ses solutions. Celles du plus fort. Et comme le plus fort, malgré tous ses crimes, n'est jamais assuré de le rester longtemps, l'Histoire va dans tous les sens

Monsieur Loyal (**il interrompt le Cynique**) :

- Mais pas nécessairement dans les plus mauvais sens ! C'est le problème avec vous les cyniques, vous voyez tout en noir !

Le Cynique :

- Et vous, tout en rose !

Monsieur Loyal :

- Ni l'un ni l'autre. Ma seule certitude est qu'*Homo sapiens* ne progresse pas en ligne droite ascendante, comme semblait le croire Victor Hugo. En fait, nous donnons souvent l'impression de tourner en rond et de répéter les mêmes erreurs ou l'erreur opposée à la précédente. Cela donne l'impression que l'Histoire est rythmée par le balancement d'un métronome, un coup à droite, un coup à gauche... Savez-vous que la fameuse statue de Staline à Prague que vient d'évoquer Isaac Matveyevic a été remplacée aujourd'hui par un gigantesque métronome qui se balance sur la colline de Letna : un coup à droite un coup à gauche! Les Tchèques ont le sens de l'humour. En fait, je crois que nous avançons en spirale ascendante, dont les spires sont plus ou moins éloignées les unes des autres, d'où l'impression de stagnation ou de retour en arrière.

### Le Cynique :

- Moi, je m'attends au pire avec vos spires. Quant à Victor Hugo, il a tout dit sur le progrès et le contraire de ses dits... Allez ! donnez-moi cette définition du terme « réfugié » que vous considérez comme un progrès.

Monsieur Loyal :

- Le progrès n'est pas seulement dans la définition, il est dans les solutions qui permettent au réfugié de ne plus en être un. En ce sens, le Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés est une des rares institutions dont le destin était de cesser d'exister.

Le Cynique :

- Alors là, je vous arrête ! Je ne suis pas tombé de la dernière pluie. Je sais qu'une petite institution de la Société des Nations dirigée par un Haut Commissaire avec onze fonctionnaires et un budget 224.500 francs suisses en 1939 est aujourd'hui un monstre bureaucratique de quelques milliers de fonctionnaires et dont le budget parfois dépasse le milliard de dollars. Si c'est ça cesser d'exister, le cynique ce n'est pas moi !

Monsieur loyal :

- Revenons calmement aux textes et aux définitions juridiques. La Convention de 1951 définit le réfugié comme une personne

victime des événements « qui ont eu lieu avant le 1<sup>er</sup> janvier 1951 ». Il s'agit donc d'un texte qui s'applique aux victimes de la Seconde Guerre mondiale, et de la Première, car il fait référence aux textes antérieurs traitant de la question des réfugiés. L'ensemble concerne essentiellement l'Europe, avec une possibilité pour les États signataires d'étendre la limite géographique hors de l'Europe s'ils le désirent. De plus, le texte ajoute que ces personnes, qui sont hors de leur pays d'origine, ne peuvent pas être renvoyées dans ce pays d'origine si elles ont une crainte **fondée** d'y être persécutées en raison « de leur race, de leur religion, de leur nationalité, de leur appartenance à un certain groupe social, ou en raison de leurs opinions politiques ». Enfin, le texte ajoute que le statut de réfugié s'applique à une personne qui en raison de sa « crainte fondée d'être persécutée » pour les raisons ci-dessus énoncées est dans l'impossibilité de retourner, ou exprime sa volonté de ne pas retourner, dans son pays d'origine ou dans son pays de résidence habituelle. Cette interdiction de renvoyer une personne dans un pays dans lequel elle serait persécutée a pris le nom « d'interdiction du refoulement ».

On peut y voir un retour surprenant du « droit d'asile » qu'accordaient les églises de France au Moyen-âge, la fameuse « Paix de Dieu ». D'un côté la civilisation chrétienne qui invente la « paix de Dieu », de l'autre la civilisation musulmane qui invente la « guerre sainte ». On voit que l'opposition entre mondes chrétiens et mondes musulmans est profonde. Je précise que si une personne décide de refuser le retour dans son pays d'origine pour des motifs de convenance personnelle ou fondés sur des critères économiques, ce refus ne donne pas droit au statut de réfugié. Le refoulement est alors possible ; il l'est également si le réfugié constitue un risque justifié pour la sécurité du pays d'accueil ou s'il s'est rendu coupable d'un crime grave légalement condamné. On peut certes concevoir que la condamnation à mort ou à la prison à vie d'un criminel est une persécution, mais elle est motivée par un crime constaté par un tribunal légalement reconnu. Le statut est aussi refusé aux criminels de droit commun, aux auteurs de crime de guerre, de crime contre l'humanité, ou si la personne s'est rendue coupable d'actes contraires aux buts et principes des Nations Unies (j'avoue que cette notion est

assez vague). Aujourd'hui, dans un pays comme la France 80% des personnes qui demandent à bénéficier du statut de réfugié ne présentent aucun critère qui justifierait l'obtention de ce statut. Comme avant d'arriver en Europe, ils ont généralement détruit leurs pièces d'identité, leur pays d'origine en Asie ou en Afrique refuse de les recevoir... cela crée des migrants sans statut, et sans foi ni loi sauf s'ils sont musulmans porteurs de la charia, qui, souvent, vivent d'expédients plus ou moins dangereux pour eux-mêmes et pour les populations indigènes.

Le Cynique :

- Étrange situation ! Cela fait plus de 70 ans que la Seconde Guerre mondiale ne produit plus de déplacements de populations et que ceux qui n'ont pas pu être renvoyés dans leur pays d'origine par crainte de persécution ont pris de nouvelles nationalités, ou sont décédés : ils ne sont donc plus des réfugiés.

Monsieur Loyal :

- Vous voilà bien optimiste ! Vous oubliez le Rwanda, vous oubliez l'ex-Yougoslavie ! Vous oubliez l'Ukraine ! situation compliquée : une

guerre entre deux États est-elle une persécution ? « Le réfugié de guerre » est une catégorie particulière, il peut y avoir persécution ou non. De toute façon, ce n'est pas l'Ukraine qui a envahi la Russie ! ... **(long silence embarrassé des deux côtés)**. Mais en effet, la Convention prévoit la cessation du statut de réfugié si les facteurs de persécution ont cessé d'exister, si la personne décide volontairement de retourner dans son pays d'origine, ou si la personne acquiert une nouvelle nationalité. Quant au décès, c'est une évidence, il crée une situation nouvelle et durable.

Le Cynique :

- Alors pourquoi y a-t-il de plus en plus de réfugiés ?

Monsieur Loyal :

- Oui, plusieurs millions ! Pour quatre raisons. Une raison pratique : la démographie, il y a de plus en plus d'*homo sapiens* sur la planète Terre. Une raison quasi métaphysique : *Homo sapiens* est un animal ambigu, à la fois compatissant lorsqu'il vient au secours de son espèce dans le malheur, et violent lorsqu'il n'hésite pas à s'en prendre à sa

propre espèce. Une raison juridique : le Protocole relatif au statut de réfugié du 31 janvier 1967. Enfin, et c'est la dernière : une raison politique, la guerre froide entre le bloc communiste et les autres.

Le Cynique :

- Je peux comprendre vos deux premières raisons, la démographie et cette mixtion de douceurs et de cruautés d'*Homo sapiens*... ce sont presque des évidences, mais les deux dernières raisons me semblent compliquées, pouvez-vous développer ?

Monsieur Loyal :

- Je commence par la troisième ou par la dernière ?

Le Cynique :

- Comme il vous plaira !

Monsieur Loyal :

- Le troisième point est le plus simple. Le Protocole de 1967 a supprimé dans la Convention de 1951 la phrase qui mentionnait les « événements qui ont eu lieu avant le 1<sup>er</sup> janvier 1951 » ainsi que la

référence implicite ou explicite à l'Europe. La définition du terme réfugié n'a pas changé, elle est donc devenue catholique au sens de la racine grecque de ce mot qui signifie « universel ». Résultat, toutes les personnes de la planète qui ont une crainte fondée de persécution en raison « de leur race, de leur religion, de leur nationalité, de leur appartenance à un certain groupe social, ou en raison de leurs opinions politiques » peuvent recevoir la protection du Haut Commissaire des Nations Unies pour les réfugiés et recevoir protection et assistance à travers les États signataires de la Convention et de son Protocole. D'où la multiplication des demandes abusives et la transformation d'une convention protectrice des personnes persécutées en artéfact migratoire : on a même vu le cas de la déclaration d'un Africain qui justifiait sa demande d'asile politique du fait qu'opposant politique, il avait été condamné à mort par contumace. Certes, ce sont des choses qui arrivent. Mais, pour justifier son cas, il présentait un document de condamnation à mort pour activité politique signé par un juge nommé « Son Excellence, Monsieur le Juge Contumace »... un peu gros comme astuce, non !

## Le Cynique :

- Mais plaisante ! De toute façon, elle est très politique cette définition du réfugié. La race ! alors tous les Américains noirs devraient recevoir l'asile politique... au moins jusque dans les années soixante ; de plus, si je m'en tiens à ce que dit le Coran tous les non-musulmans vivant en pays musulman devraient recevoir l'asile politique puisque le Coran organise un *apartheid* contre les juifs et les chrétiens et force tous les non-musulmans à la conversion, à la mort ou à l'esclavage. Et puis, cette notion d'opinion politique ou d'appartenance à un certain groupe social, ça fait des pays communistes, qui pratiquent « la lutte des classes » pour le bonheur de l'humanité, des agents de persécution. Quant à la nationalité, elle explique les cinq millions de réfugiés ukrainiens... même si l'envahisseur russe nie le fait qu'il persécute les Ukrainiens.

## Monsieur Loyal :

- En effet, la définition est politique et les rédacteurs des textes en avaient conscience, c'est pourquoi ils insistent sur le caractère « humanitaire » de leur institution et sur le fait que le réfugié ne doit pas se livrer à des

activités politiques dans son pays d'asile... . En fait, son modèle institutionnel est celui du Comité International de la Croix Rouge, créé en 1863 : cette idée que même dans la guerre, les États s'interdirent certaines pratiques, comme un désir d'éviter la barbarie, rester civilisé... sauf que la grande leçon des guerres modernes est qu'elles font plus de victimes parmi les civils que parmi les militaires.

### **(Un long silence, puis)**

- En 1951, la guerre froide est déjà bien avancée. Elle commence de fait en avril 1945 lorsqu'Harry Truman remplace Roosevelt, décédé le 12 avril 1945. En dépit des avis de Winston Churchill, dont la culture historique était vaste et qui avait une parfaite connaissance des crimes des soviets, le vainqueur américain d'Hitler avait tendance à faire confiance à « *uncle Jo* », tonton Jo, dicit Roosevelt. Staline fait la couverture élogieuse de *Time magazine* en 1930, 1939, 1941, en 1943 et 1945 - il est vrai qu'Adolf Hitler a eu sa couverture en 1938... il y eut même une vague proposition de prix Nobel de la paix pour le chef nazi. Harry Truman fut beaucoup plus perspicace et prompt à comprendre le caractère totalitaire du système soviétique. Il

n'est certainement pas faux de considérer la définition du réfugié selon la Convention de 1951 comme un élément de « *soft power* » destiné à lutter contre le communisme. D'ailleurs, aucun pays communiste ne signa la Convention et le Protocole avant la fin de l'URSS et du Pacte de Varsovie. Comme d'habitude, les démocraties ont eu la naïveté et la lâcheté de ne pas voir venir Poutine. Il a fallu ce surprenant Président Zelenski pour les réveiller. J'avoue que l'invasion de l'Ukraine par la Russie crée une situation très particulière et dangereuse !

Le Cynique :

- Vous voyez ! Tous ces bons sentiments humanitaires, c'est de la rigolade ! Les politiciens en font ce qu'ils veulent ! Sans compter les pays en faillite, ils souffrent d'une démographie destructrice, et profitent du droit humanitaire pour exporter leurs jeunes hommes qui pourraient créer des troubles chez eux !

Monsieur Loyal :

- Vous êtes insupportable avec votre tendance à tout expliquer par la bassesse !

Le Cynique :

- Et vous avec vos bons sentiments dégoulinants de miel et de sang !

**Entre un Sino-Vietnamien d'une trentaine d'années. Il est habillé de façon sobre, des vêtements de fabrication vietnamienne. Il ne porte aucun chapeau. Il est mince, d'aspect assez vigoureux. Il parle avec un léger accent.**

- Je m'appelle Hoang Lê Tang, mon père était Chinois et ma mère Vietnamienne. Nous étions des commerçants en tissus, soie et coton à Saïgon, devenue Ho Chi Minh ville après le départ des Américains, en 1976. Pendant la guerre contre les communistes, nous n'avons pas pris parti. Nous n'aimions pas les idées des communistes, mais ils étaient les seuls à combattre pour le pays alors que nos gouvernants étaient tous corrompus... en conséquence, pendant la guerre, outre ce que nous devions donner aux fonctionnaires corrompus, nous avons payé un impôt patriotique aux communistes. C'est vers 1982 que notre situation est devenue très difficile. Mon grand-père maternel, Hoang Xuan Duan, avait fait beaucoup d'affaires avec les Français. Les

communistes ont la mémoire longue lorsque ça les arrange... et puis il y a eu la guerre sino-vietnamienne en 1979, elle n'a pas duré longtemps, mais les communistes ont commencé à persécuter tous ceux qui avaient des ancêtres chinois, et qui avaient eu des sympathies pour les Français ou pour les Américains. Je suppose que mon grand-père avait des sympathies pour les Français parce qu'il avait étudié au lycée de Hanoï et parlait très bien leur langue, il me récitait du Victor Hugo qu'il me traduisait en vietnamien. Côté chinois, nous avons de la famille au Cambodge, des Sino-Vietnamiens... ils ont tous été massacrés par les Khmers rouges en 1977.

**(Long silence, puis)**

- Jusqu'à 1987 nous avons survécu à Saïgon, Ho Chi Minh ville. Les communistes avaient pris notre boutique et nos entrepôts de tissus, mais mon père avait mis la main sur un stock de cigarettes américaines, nous les vendions au détail, cigarette par cigarette dans les rues, tout en payant les cadres du parti de notre quartier. D'une certaine façon, la corruption continuait, à un niveau plus modeste, c'est vrai parce que de temps en temps les communistes exécutaient des

cadres corrompus. Pour nous, c'était dur, mais on pouvait survivre. Fin 87 mes parents sont morts, je ne sais pas de quelle maladie, mais il y avait une épidémie à Saïgon et seuls les Russes nous vendaient des médicaments. Mes sœurs étaient mariées, mes deux petits frères vivaient avec elles. Moi, l'ainé, j'étais seul, j'ai décidé de partir pour le nord... je voulais aller en Chine, ou peut-être en Amérique, beaucoup de Vietnamiens partaient en bateau pour l'Amérique, il paraît que la Californie c'est très bien : il y fait chaud, il y a la mer, c'est un peu comme le Vietnam sans les communistes. Mais en 1988, du côté de Saïgon, ou vers le delta et même le long des côtes, il n'y avait plus de bateaux pour prendre la mer vers l'Amérique, ou ça coûtait très cher, et je n'avais rien, ou presque. Les communistes et le destin avaient fait de moi un homme sans ressource, alors je voulais partir. Mes sœurs m'ont un peu aidé et je suis parti vers le nord, pour la Chine ou l'Amérique. En chemin, près de Hanoï, j'ai rencontré cinq jeunes qui voulaient aussi aller en Chine... nous sommes allés jusqu'à Mong-Cai, et de là nous avons réussi à passer en Chine où les Chinois nous ont arrêtés, c'était en mai ou en juin : par

intermittence il pleuvait beaucoup. En dépit de mon nom, pas assez chinois ou trop vietnamien, ils n'ont pas voulu me garder. Avec une dizaine de Vietnamiens, ils nous ont conduits en camion jusqu'à Nanning, ou un nom comme ça. Là, il y avait déjà beaucoup de Vietnamiens, mille, peut-être plus. J'ai attendu longtemps, on mangeait du riz avec du poisson séché. Plus tard, à Hong Kong ce sera du riz avec des ailes de poulet.

### **(Un long silence, puis)**

- Après plusieurs mois, les Chinois nous ont donné un petit bateau en ciment, enfin... une sorte de ciment... ils devaient les fabriquer à la chaîne... et avec douze Vietnamiens, dont deux femmes, les Chinois nous ont dit de ramer toujours vers l'est et qu'après trois ou quatre jours nous arriverions à Hong Kong. En effet, après trois jours (nous étions quatre rameurs, nous ramions à tour de rôle), une vedette de la marine anglaise nous a secourus. Ils nous ont emmenés sur une île assez loin de Hong Kong, elle s'appelait Kai Tak, elle était petite, c'était un camp pour les Vietnamiens, nous étions très nombreux, entre sept et dix mille. La vie était très dure. Parmi les Vietnamiens il y avait des bandits, ils rançonnaient, ils tuaient, ils violaient les

femmes, on devait se protéger. Les policiers anglais n'étaient pas nombreux, certains étaient des gens bien, mais d'autres étaient corrompus. Il fallait payer pour les interviews. Les interviews c'était pour savoir si on pouvait aller en Amérique, au Canada ou même en France ou ailleurs en Europe. Certains avaient de la chance, les pays les connaissaient et les demandaient, ils avaient travaillé pour eux ou ils avaient déjà de la famille là-bas qui payaient ceux qui faisaient les interviews. Moi, je n'avais rien alors je restais discret. Ils m'ont demandé si j'avais été persécuté à Ho Chi Minh ville, j'ai dit que oui, que je ne pouvais plus vivre depuis la mort de mes parents, que nous n'avions plus de cigarettes à vendre, des américaines, et que les Vietnamiens me considéraient comme un Chinois, alors que je ne parle pas le chinois qui ne s'écrit pas comme le vietnamien depuis le temps des Français. Je parle seulement le vietnamien, quelques mots de français et un peu l'américain. Je leur ai dit que tous mes parents, des cousins, avaient été massacrés par les Khmers rouges au Cambodge. Et que mes sœurs mariées au Vietnam ne pouvaient plus m'aider à survivre. Enfin j'ai raconté mon histoire... cela

m'a valu ma « première aile de poulet ». Ils ont dit que je n'étais pas un réfugié, que je pouvais retourner au Vietnam. Ils m'ont demandé si je voulais faire appel de leur décision... Et comment que j'ai fait appel !

Le Cynique :

- Il a fait appel ! Comme on dit en France : « Autant pisser dans un violon ! »

Monsieur Loyal :

- Vous êtes vulgaire !

Monsieur Hoang Lê Tang :

- C'était au début de l'année 1991 qu'ils m'ont convoqué au centre de la police de Kaï Tak pour mon appel. Je n'ai même pas eu à raconter mon histoire à nouveau, ils avaient mon dossier avec mes déclarations. Ils ont dit que je n'étais pas un réfugié politique, mais un migrant économique. Je n'ai pas compris ce que ça voulait dire, mais trois jours plus tard j'ai reçu ma « deuxième aile de poulet ». Nous, les réfugiés vietnamiens, on disait ça pour dire qu'ils allaient nous renvoyer au Vietnam par avion, par vol direct Hong Kong-Hanoï ! Ce qu'ils ont fait trois jours plus tard ! Comme je me débattais avec les autres qu'ils avaient mis sur le bateau qui faisait la liaison

Hong Kong-Kaï Tak-Hong Kong, ils m'ont fait une pique pour m'endormir... je me suis réveillé à Hanoï, en prison ! C'est le Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés qui avait tout organisé : la première aile de poulet et la seconde, le retour ; pas la prison. Ils avaient fait un accord avec les communistes pour que nous soyons bien traités au retour... et c'est vrai qu'en prison ils ne m'ont pas torturé, même quand ils m'interrogeaient. Ils ont fini par me libérer et mes sœurs se sont occupées de moi. Mais pour certains, ce fut pire... bien pire, on ne les a jamais revus !

**(Hoang Lê Tang quitte la scène comme un être vivant normal : il se racle la gorge, tousse un instant ce qui provoque un pet discret)**

Le Cynique :

- Vous connaissez le proverbe chinois qui dit : « Si l'homme pète, c'est qu'il est vivant ! »... . Alors ! C'est qui qui a raison ? Votre Vietnamien ou Sino-Vietnamien, ce Hoang Lê Tang, votre Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés en a fait un migrant économique tout simplement parce que les pays qui recevaient les réfugiés fuyant le

régime communiste du Vietnam en avaient assez de recevoir des Vietnamiens. Et c'est moi le cynique !

**Monsieur Loyal reste silencieux un long moment, il marche de long en large perdu dans ses pensées, puis :**

- C'est encore pire que cela ! D'abord, il faut savoir que le Royaume-Uni avait exclu le territoire de Hong Kong de l'application de la Convention et du Protocole qui protègent les réfugiés. La raison en était fort simple. Cette colonie de la Couronne depuis 1842 ne comptait alors qu'environ 6000 habitants sur une île minuscule ; aujourd'hui ce territoire atteint 50km<sup>2</sup>, il a plus de deux millions d'habitants, avec un des plus hauts niveaux de vie de toute l'Asie. Hong Kong est probablement le plus grand succès du capitalisme et du colonialisme anglais. Il va de soi que les Britanniques ne pouvaient pas accueillir les millions de réfugiés chinois fuyant le communisme, notamment pendant la période terrible de la Révolution culturelle qui de 1966 à la mort de Mao Tse Tong en 1976 fit des dizaines de millions de morts. Et pourtant les Britanniques ont accepté de recevoir les Vietnamiens !

Le Cynique :

- Et pourquoi donc ?

Monsieur Loyal :

- Parce que l'histoire des *Homo sapiens* n'est jamais simple. D'abord, il y a le fait que les Britanniques ont un certain sens de la décence, ils ne pouvaient pas couler les barques de Vietnamiens qui leur venaient de Chine. Remarquez, si personne n'avait pu le savoir, ils l'auraient peut-être fait ! Parce que les Britanniques sont aussi des gens pratiques. Ce qui est utile est utile et pas vu pas pris !

Le Cynique :

- Ça, je connais ! Et pourquoi la Chine n'acceptait-elle pas ces Vietnamiens sur son territoire ? Ils avaient de la place et ils n'étaient pas à cent ou deux cent mille habitants de plus ou de moins !

Monsieur Loyal :

- Très bonne question ! Il faut savoir qu'aux termes de longues négociations, la Chine et le Royaume-Uni avaient statué que le 1<sup>er</sup> juillet 1997 l'ensemble des territoires de la

Couronne passerait sous la souveraineté de la République Populaire de Chine. L'ensemble des territoires, car si l'île de Hong Kong avait été cédée au Royaume-Uni pour toujours, les territoires additionnels n'avaient été concédés que pour un siècle (1897-1997). Or, l'île de Hong Kong n'était pas viable sans les territoires additionnels. L'accord issu des négociations établissait pour Hong Kong un compromis complexe qui pouvait être résumé par la formule « un pays, deux systèmes ». En d'autres termes, les territoires de la Couronne feraient partie de la République Populaire de Chine, mais vivraient jusqu'en 2047 sous un régime capitaliste et démocratique (les Britanniques avaient créé un système parlementaire à Hong Kong). C'est un fait que de nombreux Hongkongais n'avaient aucune sympathie pour la Chine communiste et auraient préféré rester des sujets de Sa Majesté. De plus, des détails continuaient à être négociés entre les Chinois communistes et les Britanniques. Un grand nombre de Hongkongais était d'origine cantonaise. Or, il existe un antagonisme historique entre les Chinois cantonais et les Vietnamiens, et la guerre sino-vietnamienne de 1979 n'avait pas arrangé les choses. Les

médias de la Chine communiste, notamment la radio et la télévision, développaient une propagande tous azimuts sur le thème « un pays, deux systèmes » tout en affirmant haut et clair que sitôt le pays réunifié, il n’y aurait plus un seul Vietnamien sur le territoire de Hong Kong... et les Hongkongais étaient contents, et même certains en voulaient aux Britanniques d’avoir accepté les Vietnamiens à Hong Kong, alors que pendant la Révolution culturelle chinoise, ils n’avaient pratiquement pas accepté de réfugiés chinois.

Le Cynique :

- Donc, d’un côté les communistes chinois organisaient le voyage des Vietnamiens à Hong Kong et, de l’autre, ils dénonçaient leur présence dans un but de propagande anticoloniale et pro sinocommuniste. Alors que, les Anglais, pris dans le mouvement international de sympathie pour les *boat people* vietnamiens, se sentaient obligés d’accepter les Vietnamiens dans leur colonie de Hong Kong.

Monsieur Loyal :

- Exactement !

Le Cynique :

- Les communistes chinois étaient vraiment très malins : ils remplissaient la barque hongkongaise au point de créer une crise politique dans la colonie et ainsi faciliter leur prise en main du territoire. Et tout ça en utilisant ce que vous appelez « le droit humanitaire » transformé en une sorte d'arme de guerre pour déstabiliser un pays. **(un long silence, puis) :**

- Mais comment se fait-il que les pays n'aient pas renoncé à cette Convention et à ce Protocole qui, si facilement, peuvent se transformer en invasion migratoire, comme on le voit d'ailleurs en Europe aujourd'hui avec l'invasion « humanitaire » musulmane ?

Monsieur Loyal :

- Il y a tant de réponses possibles à cette question que je ne sais pas par où commencer. Commençons par ce que j'appelle le sens de l'inertie... c'est comme quand on veut faire virer de bord un gros navire : ça prend du temps et le navire parcourt une grande distance en mer avant d'avoir viré de bord. Pour dire les choses simplement, les pays suivent ce qu'ils ont l'habitude de suivre et la Convention et le Protocole faisaient partie du cap que

suivaient les États, en général. Mais il y a une raison plus pratique et évidente : le Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés a pris conscience du danger pour toute l'Asie du Sud-est qui risquait de rejeter les réfugiés vietnamiens à la mer. Alors, ils ont négocié avec les communistes vietnamiens afin qu'ils acceptent le retour des réfugiés non politiques. Distinguer entre le politique et le non politique était l'affaire de comités *ad hoc* qui interviewaient les « demandeurs d'asile » et statuait sur leur droit à l'asile ou au retour. Comme tout ce qui est fait par les *Homo sapiens* il y eut du juste et de l'injuste. C'est peut-être un cas d'école de ce que certains appellent « la morale de conviction » opposée à « la morale de responsabilité ». Et lorsque l'on se trouve pris entre les pinces de cette tenaille ignoble, Dieu, seul, peut nous venir en aide.

Le Cynique :

- Expliquez-vous ! Mais laissez Dieu de côté.

Monsieur Loyal :

- Regardez le cas de Hoang Lê Tang : fuit-il le Vietnam pour des raisons économiques ou politiques ? C'est un peu « Les Animaux

malades de la peste » de La Fontaine : « Selon que vous serez puissant ou misérable, les jugements de cour vous rendront blanc ou noir ». Je ne soutiens pas que les décisions prises aient toujours été injustes, mais je suis certain qu'elles n'ont pas toujours été justes.

Le Cynique :

- Ces décisions ont-elles eu un effet sur le flot migratoire à Hong Kong et dans l'Asie du Sud-Est ?

Monsieur Loyal :

- Les chiffres parlent : en 1989 quelque 70.000 Vietnamiens avaient cherché refuge dans l'Asie du Sud-Est : Thaïlande, Philippines, Hong Kong, etc. Je dois dire qu'en Thaïlande les pirates thaïs avaient un effet dissuasif effroyable : ils attaquaient les *boat people*, les massacraient et vendaient aux bordels thaïs les filles les plus jolies, les autres devenaient des esclaves. Après le retour rapide de plusieurs dizaines de milliers de Vietnamiens au Vietnam, en 1992 il n'y eut que 41 Vietnamiens qui arrivèrent dans la région. C'est spectaculaire, et cela a sauvé la Convention et le Protocole dans cette région,

et, probablement, cela a évité un possible effet domino qui aurait pu gagner le monde entier.

Le Cynique :

- Sauver « le bien » par des moyens qu'inspire le mal, vous voyez, j'ai toujours raison ! Votre distinguo entre « morale de conviction » et « morale de responsabilité » est un magnifique exemple de cynisme d'État. On peut mettre n'importe quoi derrière ces termes prétentieux. À ce compte, Adolf Hitler aurait pu dire : « Personnellement, j'aime bien les juifs (morale de conviction), mais ils sont un danger pour la nation allemande, il faut donc les exterminer (morale de responsabilité) ».

Monsieur Loyal :

- Vous me refaites le coup du « Tout est dans tout et réciproquement ». Vous jouez sur les mots en fabriquant un syllogisme qui repose sur du vent, non ! sur du sang ! Vous oubliez que les mots n'ont que la valeur des vérités qu'ils cherchent à exprimer. Certes, « morale de conviction » et « morale de responsabilité » peuvent servir à justifier l'injustifiable : tout dépend du contexte dans lequel vous utilisez ces termes. Au fond, les

mots sont comme les choses : un couteau bien affuté peut servir à peler une orange ou à égorger. Et puis, précisément, c'est parce que les choses ne sont pas simples que nous sommes des êtres libres de penser et de choisir nos actes !

Le Cynique :

- Diable ! Vous me noyez dans vos abstractions. Vous faites l'intelligent ! Soyez pratique, donnez-moi un exemple concret, et pas du vent ! De toute façon, je ne suis pas un moraliste, le bien et le mal me semblent des attrape-nigauds. Moi ! Je distingue entre l'utile et l'inutile.

**Entre une sorte de fantôme dont le visage est d'un blanc de céruse, on lui donne une trentaine d'années, il porte un jean propre, mais usé, une chemise à manches longues et un chapeau de brousse, ses chaussures sont celles d'un homme qui marche. Il a une dégainé à la « *Indiana Jones* »**

Le fantôme :

- Je m'appelle Hubert Rajomne, je suis né à Clermont-Ferrand. Je suis mort à Bagdad le 19 août 2003. Le petit immeuble où je vivais

et travaillais pour les Nations Unies a été pulvérisé par al Qaeda dans un attentat suicide : un camion bourré d'explosif. Mon bureau était près de celui du chef de notre mission, Sergio Vieira de Mello, un Brésilien, un type remarquable. Il est mort quelques heures après moi, écrasé sous les décombres de notre immeuble, l'Hôtel du Canal. Moi, j'ai eu de la chance, je suis mort immédiatement, le souffle de l'explosion est entré par mes fenêtres, c'est à quelques mètres de mon bureau que le deuxième et dernier étage de l'Hôtel Canal s'est effondré avec Sergio et ses interlocuteurs. Je suis mort par surprise... en quelque sorte. Lui, sous les décombres il a eu le temps de se voir mourir.

### **(Un long silence, puis)**

- Ce n'était pas la première fois que je rencontrais la mort, j'étais un bureaucrate de l'humanitaire employé par les Nations Unies. Un bureaucrate de terrain, je prenais des risques pour sauver des gens... mais jusqu'à ce 19 août, si la mort était passée tout près, elle m'avait évité. Cette idée qu'une « morale de conviction » s'opposerait à une « morale de responsabilité » pour permettre tous les cynismes manque de nuances. J'ai vécu des situations de ce genre, c'est pourquoi je

préfère parler de morale de l'utile et de l'inutile. Les militaires connaissent aussi ce genre de situations, j'ai connu un colonel à Sarajevo qui disait : « La technique, cela s'apprend. Mais dans les moments difficiles, on obéit avec le cœur ».

Monsieur Loyal :

- J'ai toujours pensé que les militaires étaient des gens intéressants...

Le Cynique :

- Ce sont des militaires, ils obéissent...

Monsieur Loyal :

- Mais, justement, pas toujours !

**(Un long silence où s'exprime un effort de mémoire du fantôme) puis :**

Hubert Rajomne :

- Je me souviens d'une famine en Afrique, une famine due à une guerre à la fois civile, tribale, et étrangère : un pays en avait envahi un autre avant de s'effondrer lors d'une contre-offensive efficace du pays attaqué. Idi Amin Dada, un converti à l'islam qui finira sa vie comme réfugié en Arabie Saoudite,

gouvernait l'Ouganda dans un délire sanguinaire. Son offensive contre la Tanzanie voisine ayant échoué, le tyran s'était enfui avec des éléments de son armée vaincue, des Kakwa, des gens de sa tribu. D'autres éléments de cette armée, et de celle, étrangère, qui occupait le pays, vivaient de razzias contre les populations civiles... dans ce chaos général, des guerres tribales avaient ressurgi, non en utilisant les armes traditionnelles, mortelles quoi que peu efficaces, mais avec des kalachnikovs et des RPG de fabrication chinoise. Les réseaux commerciaux ne pouvaient pas fonctionner dans cette insécurité et les paysans ne pouvaient pas travailler dans leurs champs : ils se faisaient tirer comme des lapins ! De plus, il y avait eu deux années de sécheresse relative qui avaient épuisé les stocks. D'où la famine. Les seuls éléments structurés qui restaient dans le pays étaient les paroisses et les missions catholiques et protestantes. Les Nations Unies utilisaient ces structures de terrain pour faire des transports et des distributions de vivres. C'était dangereux et nous étions parfois attaqués, je le fus et j'en réchappais. Là où il y avait des paysans qui nourrissaient le pays, ils n'avaient plus de

graines à semer. Pour éviter de prolonger la famine (je passe sur l'horrible vision de milliers de gens morts de faim), nous avons commandé des semences, du maïs essentiellement. Lorsque les semences sont arrivées, nous avons constaté qu'elles étaient traitées afin de ne pas être mangées par les animaux. Elles étaient donc empoisonnées. Il était impossible d'acheter des semences non traitées.

Le Cynique :

- Pour arrêter une famine, les Nations Unies empoisonnent des affamés ! Vous voyez bien que l'on ne peut croire en rien !

**(Un long silence) puis :**

Hubert Rajomne :

- Ne croire en rien est une facilité offerte à qui ne fait rien ! Mais vous avez vu le dilemme : nous ne pouvons pas avoir la certitude que des affamés ne consommeraient pas les semences. Certes, nous pouvions limiter ce risque en faisant de grosses distributions de nourriture avant de livrer les semences. Mais éliminer totalement le risque était impossible. Vous imaginez les titres dans les médias internationaux : « Les Nations Unies

distribuent des graines empoisonnées à des Africains qui meurent de faim ! ». De plus, nous, les gens qui prenions des risques dans cette guerre insensée nous étions majoritairement des Blancs ! Vous entendez les vociférations des « indigènes de la République » : les Blancs empoisonnent les Noirs... comme d'habitude ! C'est un génocide !

**(Un silence), puis :**

- Nous avons posé le problème aux missions chrétiennes qui faisaient les distributions sur le terrain. Nous avons établi un plan afin de limiter les risques, mais nous avons acquis la certitude qu'il y aurait des erreurs, et donc des morts. Nous n'avions pas alors ces notions de « morale de conviction » opposée à « morale de responsabilité ». La situation nous obligeait à penser en termes d'utile et d'inutile, car l'âpre réalité était là : être responsable de la mort de quelques personnes empoisonnées par nos graines et faire cesser la famine en permettant une récolte dans quelques mois : ce qui était le plus utile dans ce contexte. Ou, ne pas distribuer les graines, ce qui était le moins utile, mais serait considéré selon la moralité

du bien et du mal comme la solution bureaucratique et politiquement correcte la plus évidente : la famine était là, elle faisait déjà les gros titres des journaux et personne ne ferait le compte des morts évités par la nouvelle récolte. Les médias et les imaginations ordinaires aiment, dans de honteux délices, les catastrophes spectaculaires qui permettent de dire facilement où est le bien pour dénoncer le mal. Il y aurait donc un beau scandale si la distribution des graines empoisonnées venait à être connue, ainsi que ses conséquences malheureuses et inévitables. « La morale de la conviction », qui est le lot de tous les idéologues et des bureaucraties onusiennes, imposait de ne pas distribuer les graines ; celle de la responsabilité, qui, ici, se confondait avec le plus utile, imposait de distribuer même si le plateau de la balance de la moralité courante penchait du côté de la prudence bureaucratique. Sur le plateau « pas de distribution » il y avait des mois de famine de plus et donc des milliers de morts dont personne ne serait officiellement responsable ; sur le plateau de la distribution, il y avait quelques dizaines, centaines, de morts dont nous serions les responsables,

mais il y avait aussi la fin prochaine de la famine. En accord avec les missions chrétiennes (catholiques et protestantes) nous avons discrètement opté pour le plus utile : la distribution des semences. Quelque cinq mois plus tard, une belle récolte a amorcé la fin de la famine. Nous ne saurons jamais combien de morts nous avons causées ni le nombre de celles que nous avons évitées. Nous étions dans une situation où les choix étaient rationnels, mais tragiques. Nous avons fait le choix de l'utile pour le plus grand nombre. Ce n'était pas de notre faute, nous rencontrions une histoire que nous n'avions pas faite : ce n'est pas nous qui avons causé la famine, le soleil non plus ! Nous n'étions que des hommes qui essayaient de réparer ce que des hommes avaient fait. Nous avons obéi « avec le cœur », nous avons choisi l'intelligence de l'utile.

Le Cynique :

- Je suis presque convaincu ! Toutefois, je ne crois pas en la responsabilité d'*Homo sapiens* dans les malheurs qui frappent notre espèce. *Homo sapiens* est une réalité biologique universelle, mais ce qui tue ce sont les récits

culturels plus ou moins meurtriers, plus ou moins intelligents, subtils ou stupides. Pour comprendre nos malheurs, nous devons étudier avec plus de soins nos cultures que notre biologie, elle est d'ailleurs moins mal connue que nos cultures.

**Fin du premier acte. Le ballet qui suit dure dix minutes. Chorégraphie et musique sont laissées à l'imagination des spectateurs, lecteurs et lectrices.**

Deuxième acte

**(comme au premier acte la scène est minimaliste)**

Monsieur Loyal :

- La biologie d'*Homo sapiens*... Vous la dites mieux connue que ses systèmes culturels. À première vue on veut bien vous croire : après tout, la médecine est une science plus ancienne que l'anthropologie... encore que nos connaissances sur le cerveau soient récentes. De toute façon, notre unité biologique (une tête, deux jambes, deux bras, et tout le reste) est aussi évidente que nos diversités culturelles. Sauf déficience individuelle, les gamètes d'un Papou de Papouasie, homme ou femme, sont compatibles avec ceux de n'importe quel autre *Homo sapiens* du sexe opposé. Et le sang des *Homo sapiens* appartenant au même groupe sanguin peut être transfusé, quelles que soient leurs ethnicités ou religions (exception faite de l'opinion de certains théologiens d'Al Azare qui ont décrété que le sang des chrétiens et des juifs était impur et ne pouvait pas être transfusé à un musulman). Maintenant, si vous mettez vos deux *Homo sapiens* de sexes mâle et

femelle en présence, leurs différences culturelles seront évidentes... ne serait-ce que parce qu'ils ne parleront pas la même langue... or la langue maternelle est la patrie des cultures.

### Le Cynique :

- En effet, et c'est une grande faute de croire que parce que, à quelques détails près, nos corps sont semblables et sexuellement compatibles, la compatibilité de nos cultures en résulte et que nous pouvons nous comprendre. Déjà entre des personnes de même langue et de même culture les incompréhensions sont fréquentes, soit pour la simple raison que chaque être est différent et unique en son genre (il n'y en aura pas deux comme lui ou comme elle de toute l'éternité du vivant) soit parce qu'il existe des sous-cultures à l'intérieur des cultures : un énarque français ne peut pas totalement comprendre un employé français du gaz qui a passé sa vie à relever des compteurs ; un humanitaire formé au droit international est un moraliste, il ne peut pas comprendre un cynique comme moi. Ce sont là des évidences.

Monsieur Loyal :

- Au moins vous voyez où vous en êtes ! Mais attention ! Vous êtes en train de glisser sur la pente qui conduit à ce que certains appellent « le racisme culturel ».

Le Cynique :

- J'entends bien ce terme à la mode. Il associe deux termes incompatibles : le premier « race » est une fiction idéologique, qui n'a pas de contenu scientifique. *Homo sapiens* est une race, les hominidés (chimpanzés et bonobos) en sont une autre. Par contre, le mot « culture » n'est pas une fiction idéologique... la preuve : pour accéder à une autre culture, il faut apprendre une langue nouvelle.

Monsieur Loyal :

- Et comme vous venez de le dire, la langue est la matrice de toute culture...

**(Un long silence) puis :**

Le Cynique :

- Oui, ma langue est ma patrie ! Je suis persuadé que nos cerveaux diffèrent par le fait que nos cultures créent des réseaux de liaisons neuronales qui varient à la fois en

fonction des aventures et apprentissages individuels, mais aussi en fonction des stimulations particulières à chaque langue et donc à chaque culture. J'ai la conviction que plus une langue complexe (y compris le langage mathématique ou musical) est maîtrisée, plus les liaisons neuronales sont activées et multipliées... ce qui produit une culture et des individus statistiquement supérieurs à ceux qui n'ont pas cette maîtrise d'un ou de plusieurs langages complexes. La simplicité est agréable, mais elle nous est, généralement, défavorable : l'histoire du vivant va du simple, les animaux unicellulaires, au complexe : nous !

Monsieur Loyal :

- C'est bien ce que je disais ! Nous y voilà ! Vous venez de faire le lien entre la biologie et la culture, vous jouez à donner un fondement scientifique au bon vieux racisme de Gobineau, de Chamberlain... tous admirateurs du compositeur préféré de Hitler : l'antisémite Wagner ! Tous fervents membres du club raciste du Festival de Bayreuth.

Le Cynique :

- Ne soyez pas ridicule ! Ne mélangez pas tout ! On peut aimer Wagner sans être raciste pour autant (ce qui n'est pas toujours évident, j'en conviens). Et puis ! la biologie, ça s'impose, la culture, ça s'apprend ! L'erreur des racistes est de faire un lien naturel entre culture et biologie ; or, ce lien n'existe pas : il se forme dans l'histoire de chaque *Homo sapiens*. Certes, indépendamment de leurs apparences physiques, certains ont l'esprit plus vif que d'autres ; il en est qui courent vite, d'autres lentement... et ça change avec le temps et l'âge, mais même les meilleurs ne sauraient dépasser certaines limites dues à la biologie du corps humain et à la gravitation que nous avons sur Terre. Pourtant, tout nous montre qu'*Homo sapiens* est le seul animal qui, par sa culture, est capable de dépasser sa nature : nous n'avons pas d'ailes, et pourtant nous pouvons voler plus vite que l'oiseau le plus rapide ; nos connaissances sont limitées par les limites culturelles contemporaines de nos cerveaux, et pourtant grâce à diverses machines et inventions qui transforment l'énergie en mouvement et le mouvement en énergie nous sommes capables d'aller plus vite que le son, de vivre plus longtemps... et

d'aller sur la Lune... pour commencer. Oui ! pour commencer, car nous ne savons pas où sont les limites de nos capacités de savoirs culturels. Or, c'est un fait ! toutes les cultures produites par les *Homo sapiens* ne sont pas capables des mêmes exploits non naturels. Certaines cultures ne cessent d'inventer et de se transformer, d'autres mettent toutes leurs énergies à rester immobiles. Et il est possible que toutes fassent un peu les deux.

Monsieur Loyal :

- Je veux bien admettre que ce que vous dites n'est pas entièrement faux, bien que cette immobilité dont vous parlez me semble bien relative. Mais pourquoi en serait-il ainsi... relativement, et dans certains cas ?

Le Cynique :

- Vaste question ! Même si je veux bien admettre la relativité de l'immobilité culturelle puisque le changement est la seule constante de ce monde.

Monsieur Loyal :

- Je n'aime pas cette phrase prétentieuse : « Le changement est la seule constante de ce monde ». Combien de temps pour ce changement : une heure, un jour, une semaine, un mois, un an, dix, vingt ; un siècle, un millénaire ? Chaque changement a son temps dans le temps ; alors, à quoi bon tout ça !

Le Cynique :

- À quoi bon ? mais tout simplement parce que Galilée a raison : « Et pourtant elle tourne ». Si la Terre tourne, le temps existe, alors ça change parce que ça ne peut pas ne pas changer. Ça change parce qu'il ne peut en être autrement, on appelle ça soit l'évolution soit le principe d'entropie.

Monsieur Loyal :

- Oui, je sais : « tout système finit par consommer plus d'énergie qu'il n'en produit... » et meurt ! Mais en quoi cela intéresse-t-il les cultures humaines ?

Le Cynique :

- La clef c'est la peur !

Monsieur Loyal :

- Pardon ?

Le Cynique :

- Oui ! La peur ! Les *Homo sapiens* voient bien que le changement dans leur corps les conduit à la mort, je vous renvoie à Heidegger que je n'aime pas : « l'homme est un être fait pour la mort » alors les *Homo sapiens* sont naturellement conservateurs, c'est le cri banal du poète : « O temps suspend ton vol.... », etc.

Monsieur Loyal :

- Conservateur ? Conservateur ! Vous peut-être, mais nombreux sont les acteurs du changement, les progressistes !

Le Cynique :

- Progressistes ? Progressistes ! Soyons sérieux, vos acteurs du changement, vos progressistes ne sont que des conservateurs plus habiles, peut-être, que les autres. Ils veulent tout changer pour conserver l'essentiel : leurs rêves, leurs vies, leurs phantasmes...

Monsieur Loyal :

- Aussi séduisants soient-ils, ce ne sont là que des mots. Venons-en à la réalité de cette peur que vous venez d'évoquer. La peur du

changement ne peut pas avoir pour seule origine la vision de nos corps vieillissants. C'est simpliste !

Le Cynique :

- *Mea culpa mea maxima culpa !* Vous n'avez pas tort. L'origine de la peur est plus mystérieuse que le simple phénomène du vieillissement qui est d'une grande banalité. Toutefois, vous ne pouvez pas exclure le fait que de grandes choses puissent reposer sur de banales réalités.

Monsieur Loyal :

- Vous m'insupportez avec vos formules alambiquées qui ont l'apparence de la profondeur parce qu'elles sont incompréhensibles ! Vous jouez au philosophe de la déconstruction, ou quoi !

Le Cynique :

- Ne montez pas sur ces grands chevaux... ce ne sont que des bardots stériles. J'ai parlé de la vieillesse parce qu'elle pose l'énigme de qui est *Homo sapiens*. Suis-je ce bébé qui vient de naître, cet adolescent qui découvre le désir sexuel, cet adulte qui vit sa vie au

mieux et au pire de ses possibles, ce vieillard qui va vers sa mort ? J'ai été ou serai tout cela, alors qui suis-je ? Et dans les temps historiques... suis-je un homme de Neandertal, un gentilhomme de diverses époques de l'histoire de France ou d'ailleurs, suis-je un paysan, un artisan du Moyen-âge, un constructeur de cathédrale ou de pyramides égyptiennes, suis-je un esclave ? Tous *Homo sapiens*, et cependant si différents selon leurs lieux et temps. Qui suis-je alors que je vois tant d'êtres divers autour de moi ? Pourquoi m'a-t-on imposé ceci ou cela, selon le lieu et le temps de ma naissance ? Pourquoi ai-je choisi ce chemin et pas un autre ? La grande peur se trouve dans l'énigme de ce que nous sommes. Regardez avec quel plaisir les grands acteurs et actrices incarnent des personnages hypothétiques qu'ils ne sont pas ! Ce plaisir étrange est l'expression même de ma question : qui suis-je ? À cette question l'acteur répond : « Je suis tant de possibles que j'ai peur de vivre, je me drogue ou je préfère jouer la comédie, et parfois les deux ! »

Monsieur Loyal :

- Quelle idée ! Je me sens fort bien dans ce que je suis, et mon état d'acteur me convient parfaitement ... et vous de même, je suppose... sinon vous ne feriez pas tous ces discours. Allons ! revenons sur Terre.

Le Cynique :

- Rassurez-vous ! Nous ne l'avons jamais quittée. La peur individuelle est ce qui sauve la personne qui prend la fuite... si la fuite est utile, ou combat si nécessaire. Je ne parle pas de cette peur-là... je parle de la peur métaphysique, une peur idéologique, celle des collectivités humaines : la famille, le clan, la tribu, la nation...

Monsieur Loyal :

- Alors là, vous m'avez perdu !

Le Cynique :

- C'est pourtant simple. Puisque chacun est unique, nous ne savons pas qui nous sommes, et chaque *Homo sapiens* peut devenir un danger pour les autres. Les assassins existent et les braves gens aussi ; en général, ils sont les victimes privilégiées des assassins. Le défi lancé à toute collectivité *homo sapiens* est comment se protéger d'un être aussi imprévisible, puisque

qu'il peut devenir ceci ou cela, cela et ceci. Comment s'assurer de sa conformité avec les règles utiles et inutiles de la communauté dans laquelle il vient au monde ? De plus, *Homo sapiens* est violent. Toute notre histoire est une illustration de cette violence. L'Europe n'a jamais connu plus d'un demi-siècle de paix et encore depuis peu de temps seulement... et après de grands massacres. Et regardez ! la guerre reprend en Europe ; alors qu'elle n'a jamais cessé ailleurs, souvent sous la forme de guerres civiles, surtout dans le monde musulman qui prétend détenir le monopole d'une religion de la paix. Drôle de paix !

Monsieur Loyal :

- Certes, certes... mais où voyez-vous cette « peur métaphysique » qui me semble un simple reflet de votre cynisme ?

Le Cynique :

- Pour une fois, le réaliste, l'objectif : c'est moi ! Cette peur métaphysique (j'admets que ce n'est qu'un mot pour l'instant, mais attendez !) cette peur métaphysique c'est le

désir. Le désir est l'ennemi de l'ordre social et l'ordre social **c'est ce qui protège la communauté des *Homo sapiens* de leur violence** qui aboutit au chaos et à la fin de la communauté. Les formes les plus primitives du désir sont le désir de nourriture et le désir sexuel, qui d'ailleurs ont quelques points communs: ne dit-on pas d'une personne désirable "qu'elle est à croquer". De plus, le dictionnaire de l'Académie (1932-1935) définit la cupidité comme (je cite) « désir immodéré... il exprime particulièrement l'amour du gain, des richesses » (fin de citation). Toutefois, aux origines du mot français « cupidité », nous trouvons le verbe latin *cupio, cupere*, qui signifie « désirer » et qui a donné Cupidon, le dieu auxiliaire fils de Vénus, dont le père est Mars : le dieu de la guerre. Le désir sexuel est donc la clef, sans lui, la vie cesserait d'être éternelle en utilisant des êtres mortels qui se reproduisent et ont tendance à se battre pour accéder à la nourriture et aux femelles. Outre une abondante littérature sur ce sujet, - "L'enlèvement des Sabines" est un des mythes fondateurs de Rome, la complexité et la dangerosité du désir sexuel ont été très finement mises en scène par Ridley Scott

dans un film sorti en 2021 inspiré par un livre historique qui porte le même titre « Le Dernier Duel ». Je résume cette affaire du XIV<sup>e</sup> siècle : une noble dame, Marguerite de Thibouville, mariée, qui partage sans réserve la morale culturelle de son temps et de son rang, éprouve son premier orgasme, un fait de nature, lors d'un viol commis par un certain Jacques le Gris, de petite noblesse. Elle ne peut pas culturellement accepter cet orgasme déshonorant, et accuse son violeur, qui, perdant la vie lors d'un duel avec le mari, soutiendra jusqu'à la mort qu'il n'y a pas eu viol puisqu'il y eut orgasme naturel et mutuel. Cette affaire est aussi banale qu'étrange : le corps a ses raisons que la morale ignore, voire réproouve. En raison de sa physiologie sexuelle, le désir de l'homme ne peut guère être physiquement contrôlé sans risquer de le rendre impuissant : la circoncision n'a pas d'effet négatif sur la capacité sexuelle de l'homme, il est même possible qu'elle évite le vieux problème des « aiguillettes nouées ». La femme, par contre, possède un clitoris dont la seule fonction est de donner du plaisir. Or le désir allié au plaisir n'a rien de mécanique, il vous fait accepter cette personne et rejeter cette autre.

L'ablation du clitoris ou clitoridectomie, sauf complications, n'a pas d'effet pratique sur la capacité reproductrice de la femme.

Monsieur Loyal :

- Mais que Diable vient faire le clitoris dans nos affaires !

Le Cynique :

- Et que vient faire le Diable dans votre question ! Laissez-moi poursuivre, car ce clitoris est essentiel. Essentiel, car il ne sert qu'au plaisir, et dans tout ce qui est humain le plaisir est plus important que le besoin. Le besoin est relativement facile à satisfaire... le plaisir est plus complexe, donc plus humain. Et c'est un fait : la clitoridectomie, sans détruire totalement le désir de la femme, le diminue, car cette mutilation réduit considérablement la capacité féminine d'éprouver du plaisir. De plus, il y a la terreur et la douleur éprouvées pendant cette mutilation, que l'on peut qualifier de torture disciplinaire. 90% des femmes africaines subissent une clitoridectomie culturelle plus ou moins profonde et radicale : la plus atroce est celle imposée aux femmes somaliennes. Cette mutilation du désir a pour

effet de faciliter le contrôle familial, clanique ou tribal du désir féminin : les femmes « coupées » épousent les hommes qui leur sont socialement désignés, ce qui réduit les risques de compétitions violentes des désirs concurrents, et la fuite des femmes hors de la famille, du clan ou de la tribu. Le fait qu'il y ait toujours des exceptions individuelles aux effets de cette mutilation physique et culturelle à but social n'enlève rien à son efficacité collective. Une autre façon de contrôler le désir, toujours perçu comme source de conflits chaotiques, est la répression pure et simple : la lapidation de la femme adultère, ou le meurtre de celle qui se marie hors du groupe familial. Ces assassinats culturels (le terme à la mode est « féminicide ») sont très pratiqués dans le monde musulman. La lapidation de la femme adultère est clairement mentionnée dans la Bible qui est la source de toutes les religions dites « révélées » qui servent de fondements culturels à plusieurs cultures différenciées par leurs langages, leurs mœurs et leurs capacités créatrices. Précisons que depuis des siècles, la sexualité de la femme occidentale procède davantage, en général, d'une culture internalisée que d'une culture

imposée par la violence extérieure, l'histoire de Marguerite de Thibouville en est une bonne illustration.

Monsieur Loyal :

- Vous avez parlé de « Féminicide », c'est un mot surprenant, car j'ai remarqué que ceux et celles qui l'emploient n'en usent jamais lorsqu'il s'agit du monde musulman. Ils considèrent qu'un tel usage serait faire preuve d'islamophobie... c'est surprenant...

Le Cynique :

- Mais pas du tout ! Les idéologues ne veulent pas comprendre, ils veulent croire... et moi, je ne crois en rien, mais je joue à comprendre... surtout si c'est incompréhensible ! C'est sans risques puisque je ne crois en rien.

Monsieur Loyal :

- De grâce, ne retombez pas dans vos jeux de bardot ou de mulet stériles qui me font monter sur mes grands chevaux ! Venez-en aux faits ! Cette peur du désir qui, selon vous, expliquerait bien des choses... Je suis prêt à en convenir... mais je remarque que depuis

plus d'un demi-siècle le monde occidental n'a plus peur du désir sexuel et ne cherche plus à lui imposer des règles absolues. Dans ce domaine, les gens font à peu près ce qu'ils veulent, et, en général, sans risquer leurs vies... tout au plus leur réputation, et encore, ça dépend ! Prenez le cas de Donald Trump ! (un fornicateur compulsif et peu doué si l'on s'en tient aux confidences médiatiques d'une star américaine du porno, qui, on peut le supposer, à quelque expérience en la matière). Bref, si je reprends certains de vos termes, quitte à se tromper, les Occidentaux sont libres de choisir naturellement l'utile ou l'inutile (utile à leur bonheur sexuel ou inutile). Quitte à tomber dans tous les excès. Alors votre « peur du désir » ne tient plus la route !

Le Cynique :

- Évidemment ! Puisque la culture occidentale a changé le monde, et **son** monde pour commencer en multipliant les acceptations de l'utile et de l'inutile. Mais vous vous trompez. Le désir est toujours là... il a simplement changé d'objet. L'argent a remplacé le sexe... et si Carmen pouvait chanter que « l'amour n'a jamais connu de loi », il en est de même

aujourd'hui de l'argent. En fait, le désir est devenu plus complexe, il a pris des objets divers, mais il s'est focalisé socialement sur un objet unique : l'argent ! C'est ce que l'on peut appeler un changement de culture.

Monsieur Loyal :

- Là ! je peux vous suivre. L'argent est devenu le médiateur de tous les désirs, y compris celui du désir sexuel, c'est presque devenu un lieu commun. Par exemple, Marcel Pagnol l'a exprimé avec force dans sa pièce de théâtre : « Topaze ». L'argent a rendu le désir plus complexe... plus démocratique en un sens : il donne accès à tous les désirs. C'est une forme de progrès.

Le Cynique :

- Moi, je veux bien ! Mais puisque chacun vend son temps de travail, même s'il aime son travail, pensez-vous que la prostitution, sous toutes ses formes, soit un progrès ? Et puis, il faut en finir avec cette idée puérile que tout changement culturel soit un mieux. Je vais vous donner un exemple d'un changement culturel qui fut un crime !

Monsieur Loyal :

- Le nazisme assurément ! qui a changé la culture du pays de Haendel, Bach, de Goethe, de Kant, de Beethoven... en monstruosité.

Le Cynique :

- N'allez pas chercher une évidence si manifeste... ou d'autres du même style ! Je vais vous parler de la compagnie aérienne américaine Boeing.

Monsieur Loyal :

- Vous êtes toujours prêt à me surprendre. C'est peut-être la seule vertu du cynisme !

Le Cynique :

- Laissez tomber la vertu... ça n'est pas mon domaine.

**(Ils échangent des sourires. Il y a des gestes et mouvements du corps entre connivence et hostilité, puis) :**

- Pendant presque un siècle (la compagnie est née en 1916), Boeing a développé une culture de l'excellence technique dans les domaines de l'aviation civile et militaire, de l'armement et de l'espace. Je vais vous surprendre, mais cette culture était fondée sur l'amour de l'aviation, une forme particulière du désir. La direction aimait les

avons au point de ne penser qu'à créer des appareils parfaits. L'amour est un mystère et je ne m'y risquerais pas ! mais quand il est là, il peut faire des merveilles surtout s'il est guidé par une connaissance rigoureuse dans ses expressions qui lui permet de distinguer l'utile de l'inutile.

**(Un long silence) puis :**

- Plus de cent mille personnes qui travaillaient à Seattle pour cette compagnie partageaient cette culture, elle faisait leur fierté. La fierté de bien faire et d'être reconnus pour cette excellence. Malheureusement, en 1996, la direction de la compagnie McDonnell Douglas, active dans les mêmes secteurs, prend le contrôle de l'administration de Boeing. Il s'agit d'une de ces fusions-acquisitions qui marquent les économies occidentales de l'époque, et signalent la cupidité des élites. Nous sommes dans la période qui suit le tandem ultralibéral Reagan-Thatcher, auquel François Mitterrand a fini par se rallier : la mondialisation, la dérégulation, et le passage d'une économie fondée sur la transformation de l'énergie en produits utiles ou inutiles à une économie de produits financiers de plus en plus abstraits qui se détachent de plus en

plus des produits concrets. La nature, qui, en dernière instance, juge de l'utile et de l'inutile, est éliminée au profit d'un seul critère : la cupidité des nouvelles élites. Bref, les banques prennent le pouvoir et contrôlent les industries qui font venir des migrants pour peser sur les salaires indigènes ; puis, un peu plus tard, les industries quittent les pays de la première révolution industrielle pour s'expatrier dans des pays où, sans droits, la main-d'œuvre est peu coûteuse.

Monsieur Loyal :

- Je ne vous savais pas économiste !

Le Cynique :

- Je ne suis pas économiste, je suis cynique, ça aide à comprendre le monde de la finance. Pour Boeing, le résultat fut un changement de culture de l'entreprise dont le but premier ne fut plus l'excellence de la qualité des avions, mais la multiplication des profits à travers le cours des actions Boeing à Wall Street et les dividendes extravagants payés aux directeurs et aux actionnaires du groupe ainsi qu'aux lobbyistes et publicistes. Un changement de culture, c'est toujours un changement de l'utile et de l'inutile. Il y eut

des licenciements de personnel, 12.000 au total, et tout fut fait pour réduire les coûts de production. Par exemple : la culture originelle de Boeing était la vérité technique. S'il y avait un problème, il devait être signalé et corrigé. La personne qui signalait le problème était récompensée pour sa vigilance professionnelle et elle éprouvait la fierté d'avoir été utile. Avec la nouvelle direction, Harry Stonecipher puis plus tard Dennis Muilenburg, la nouvelle culture pourrait se résumer en une formule : « Ne présentez pas un problème à votre chef ! ». En effet, les problèmes font perdre du temps et le temps c'est de l'argent. Les problèmes sont inutiles. Résultat : dans l'ancienne culture, il y avait jusqu'à 15 contrôles de qualité par bloc de fabrication ; dans le nouveau système, il n'y en avait plus qu'un seul ! Dans l'ancien système, tout problème rencontré faisait l'objet d'un rapport circonstancié. Dans le nouveau système, il n'y eut plus de rapports, pour, au besoin, éviter de permettre d'identifier une responsabilité. À une culture d'ouverture technique et scientifique au service de produits d'excellence succéda une culture du secret, du mensonge, et du profit. De façon à la fois symbolique et pratique le

siège de Boeing fut transféré de Seattle, son centre historique, à Chicago afin de séparer le monde des ingénieurs de celui des administrateurs de la bureaucratie financière, et ainsi marquer de façon réelle et symbolique la prise de pouvoir des bureaucrates de la finance. De toutes les façons, étant donné l'importance de la compagnie Boeing, de sa tradition (1916-1996) et du volume de ses affaires : des milliards de chiffre d'affaires annuel et des bénéfices de deux à quatre milliards selon les années, tout était pour le mieux... Sauf qu'au début des années deux mille, après une lente progression, la compagnie européenne "Airbus industries" rattrapa Boeing en nombre de vente.

Monsieur Loyal :

- En quoi la concurrence européenne a-t-elle influencé la culture de Boeing ?

Le Cynique :

- Elle ne l'a pas influencée, le changement était antérieur à la menace européenne, elle l'a révélé de façon dramatique. D'ailleurs ce qui s'est passé chez Boeing fut considéré dans de nombreux pays comme le modèle à

suivre pour un capitalisme moderne : privatisations, privatisations, progrès ! progrès ! et profits. Et plus de problèmes, seulement des « challenges ». Parler de « problèmes » c'est parler de choses concrètes ; parler de « challenges » c'est aller vers des abstractions, des constructions arbitraires que l'on joue à déconstruire.

Monsieur Loyal :

- Je l'avoue, votre histoire m'intéresse !

Le Cynique :

- Premier « challenge » pour Boeing : l'annonce en 2010 de la création de l'avion Airbus 320 NEO. Il s'agit d'un avion qui fait jusqu'à 12% et plus d'économies d'énergie, alors que le prix du kérosène a considérablement augmenté en raison des « chocs pétroliers » de 1973 (guerre du Kippour), 1979 (révolution en Iran, guerre Iran-Irak) et 2008 (spéculations dues à la cupidité). Deuxième « challenge » pour Boeing en 2014, lorsque l'appareil européen fait son premier vol au départ de Toulouse. Dernier choc, en 2015 lorsqu' Airbus 320 NEO totalise environ 3000 commandes. La réponse de Boeing est rapide : son avion concurrent, le Boeing 737

MAX, fait son premier vol en janvier 2016. L'avion est mis en service en mai 2017. Le succès est immédiat et l'action Boeing bat des records à Wall Street (dix mille Boeing sont alors en service dans plus de 150 pays). L'année 2017 est une année faste pour le transport aérien mondial qui n'enregistre aucun accident d'avion.

Monsieur Loyal :

- Tout va bien... et alors ?

Le Cynique :

- Et alors ?! **(il claque des doigts)**

**Apparaît un fantôme, une jeune femme, très belle, son seul aspect fantomatique, dans la tradition des « Dames blanches », est dû à sa robe blanche moulante. Elle est très théâtrale.**

Le fantôme :

- Je m'appelle Samya Arcangel, je suis diplômé de l'université Laval du Québec et de celle d'Assas à Paris où j'ai fait mon master en droit international humanitaire. Je travaillais pour une organisation non gouvernementale « Vies et Libertés » : VL ou LF (*Life and Freedom*) en anglais, ça sonnait bien. Nous

luttions contre les trafics d'êtres humains. Je dirigeais la section Afrique et Moyen-Orient. Je venais de faire un séminaire à Addis Abeba et mon prochain séminaire était à Nairobi. À Addis Abeba, c'était le trafic de femmes éthiopiennes vendues dans la péninsule arabique qui nous inquiétait ; à Nairobi notre plus grand problème était les viols et les pratiques esclavagistes qui se développaient dans un grand camp de réfugiés somaliens au nord du Kenya. Après chaque séminaire, j'écrivais un rapport que mon organisation envoyait aux autres organisations. Ça nous faisait connaître et facilitait nos collectes de fonds.

**(Elle a un pas de danse étrange qui agite son corps sous sa robe blanche : des pas mécaniques et saccadés d'une harmonie qui ressemble aux pas du chorégraphe Ohad Naharin de la Batsheva Dance Company de Tel Aviv dans son ballet « Decadance ») puis :**

- N'accordez pas trop d'importance à mon apparence, je l'ai choisie par goût du théâtre, pour vous impressionner. En vérité, mon corps n'a jamais été retrouvé. Toutefois, j'avoue que j'étais jeune et belle quand j'étais

vivante. Pour aller à Nairobi, j'avais pris le vol 302 d'*Ethiopian Airlines*, une très bonne compagnie aérienne. L'appareil était un Boeing 737 MAX tout neuf qui venait d'être livré à Addis. L'avion s'est écrasé au sol six minutes après son décollage. Il avait décollé à 08 heures 38 minutes d'Addis Abeba, le 10 mars 2019. Je suis morte à environ 900 kilomètres heure à 08 heures 44 minutes. Le cratère causé par notre chute et l'explosion avait près de dix mètres de profondeur. 157 personnes sont mortes avec moi, tous unis dans les mêmes cendres et la même bouillie de chairs humaines. Nous avons eu le temps d'avoir peur... après, c'est une autre histoire, le feu a fait de nous des cendres et pour nos restes projetés par le choc et l'explosion, les vautours et les carnivores du plateau éthiopien ont eu leurs parts dans la mesure où nos restes n'étaient pas souillés par le kérosène. J'espère que vous comprenez mon souci de me présenter à vous en fantôme présentable, les morts ont leur fierté ! J'étais belle du temps où j'étais vivante.

Le Cynique :

- Vous voyez ! Tout est dans la culture !

**(Un long silence, un pas de danse) puis :**

Samya Arcangel :

- Je me présente à vous parce que je n'aurais pas dû mourir. Ma mort fut inutile. Un changement de culture m'a tuée. Si Boeing avait gardé sa culture originelle, je serais vivante, et je n'aurais pas à porter cette robe blanche moulante sur des formes qui n'existent plus. Je serais peut-être parmi vous en spectatrice d'une autre pièce de théâtre. Je ne sais pas si toutes les morts ont une origine culturelle... certaines sont peut-être naturelles, allez savoir ! Toutefois..., prenez le cas de la cuisine au beurre à l'origine de nombreuses maladies cardiovasculaires et autres dont l'issue est mortelle. La cuisine au beurre est un fait où la nature (l'abondance d'un corps gras dans une région donnée) le dispute à la culture : la cuisine locale. Alors, le cholestérol, produit naturel, est-il la cause d'une mort naturelle ou culturelle ? En tout cas, pour ce qui me concerne tout est culturel et je le prouve.

**(Elle refait un pas de danse) puis :**

- Depuis des années, après sa fusion avec McDonnell Douglas, puisque « le temps c'est de l'argent », Boeing fabriquait ses avions de plus en plus vite avec de moins en moins de

personnels qualifiés et de moins en moins de contrôles de qualité, car les contrôles font perdre du temps. Pour relever le challenge créé par Airbus 320 NEO, il fallut aller très vite. La direction décida d'utiliser, pour une part, la même technique que son concurrent : moderniser un modèle ancien qui avait fait ses preuves. Mais, alors que la modernisation d'Airbus 320 NEO était une vraie modernisation, Boeing fit jouer à plein sa nouvelle culture de la triche et du secret. La compagnie décida d'utiliser son modèle de basse, le Boeing 737, qui avait fait son premier vol en avril 1967. Ce choix était financièrement judicieux : économies de recherche et de fabrication ; pas de temps perdu à faire homologuer l'appareil par la FAA (*Federal Aviation Agency* : Agence Fédérale de l'Aviation) puisqu'il s'agissait d'une simple amélioration d'un appareil déjà homologué, et qui avait fait ses preuves ; pas de nécessité de former les pilotes sur les simulateurs de vol aux États-Unis, puisqu'il s'agissait du même appareil connu : le prix de formation de pilotes venus du monde entier sur des simulateurs de vol Boeing est exorbitant. Les économies de coûts étaient considérables, d'où l'explosion des profits lors

de la vente des premiers 524 Boeing 737 MAX..., 737 Max, c'était le nom de l'ancien et nouvel avion.

**(Elle se tait un instant et reprend son étrange pas de danse qui fascine Monsieur Loyal et Le Cynique) puis :**

- Le problème du 737 MAX était le suivant : sur un modèle ancien, ils avaient monté deux réacteurs plus puissants et consommant moins de kérosène, mais pesant davantage. Ils étaient placés plus en avant des ailes de l'appareil par rapport aux anciens réacteurs. Il en résultait une tendance de l'appareil à monter rapidement à la verticale avec le risque de décrochage qui en résultait. Pour corriger ce défaut, les ingénieurs de Boeing ont monté sur le nez de l'appareil un stabilisateur automatique. Dans le manuel de vol, sans autre explication, ce stabilisateur électronique est appelé MCAS pour *Manoeuvring Characteristique Augmentation System* dont le sens est obscur et que l'on peut traduire par « Système de Manœuvre d'accroissement caractéristique », ou autrement, car l'expression est volontairement obscure. Ce MCAS était nommé, mais il n'était pas décrit dans le

manuel, et les pilotes n'étaient pas informés de son existence. Lorsqu'après les crashes, les divers enquêteurs ont demandé à Boeing pour quelle raison ce MCAS n'était pas décrit dans le manuel et que les pilotes n'en étaient pas informés, la réponse fut : « qu'il ne fallait pas surcharger les pilotes d'informations inutiles ». Réponse stupéfiante et scandaleuse quand on sait que ce système a causé la mort de 343 passagers de Boeings 737 MAX. Le MCAS corrigeait de façon automatique la tendance à la verticalité en actionnant électroniquement une sorte de vis qui orientait les ailerons arrière de l'avion pour qu'il pique du nez et se stabilise. Il y avait là un élément électronique totalement nouveau qui aurait dû faire l'objet d'une homologation par la FAA, mais puisque l'avion n'était pas nouveau l'Agence Fédérale de l'Aviation a laissé la direction de Boeing garantir elle-même la sécurité du 737 MAX. Reconnaître l'existence du MCAS aurait impliqué une perte de temps et d'argent : études techniques, formation des pilotes sur simulateur de vol, etc. Le MCAS pouvait être désactivé manuellement, mais comme les pilotes n'en connaissaient pas l'existence... . Lorsque pour une raison ou pour une autre le

MCAS était dérégulé on allait à la catastrophe : il n'y avait qu'un seul MCAS par appareil, donc pas d'alternative en cas de déficience de cet élément essentiel. Mais doubler l'appareil capteur qui actionnait automatiquement les ailerons arrière eût entraîné des coûts supérieurs. C'eût été également reconnaître la nouveauté technique de l'avion et relancer la question de l'homologation, donc perte de temps. En tout cas, si, déficient, le MCAS faisait piquer l'avion du nez tout en accélérant sa vitesse vers le sol, le pilote n'avait alors que dix secondes pour réagir. De toute façon, la catastrophe du vol 302 d'*Ethiopian Airlines* où je suis morte a montré que même si les pilotes désactivaient le MCAS manuellement, ce qu'ils ont fait, ils ne pouvaient pas éviter le crash. Car, si déficiente, la commande automatique qui positionnait les ailerons arrière se bloquait elle mettait l'avion en piqué.

**La scène est alors traversée par une allégorie de la mort avec sa faux, elle a des ailerons arrière en position de piqué. Le fantôme regarde la mort avec un sourire ironique.**

- Si je vous parle tant, c'est que je ne devrais pas être morte. Je serais vivante si Boeing n'avait pas changé de culture après 1996. Avant l'accident du 737 MAX à Addis Abeba, le 10 mars 2019, 6 minutes après le décollage ; il y avait eu, 13 minutes après le décollage, celui du 737 MAX de la compagnie « Lion inter » à Jakarta, le 29 octobre 2018 : 189 morts. Deux accidents similaires sur le même type d'appareil à quelques semaines d'intervalle, cela n'était jamais arrivé dans l'histoire récente de l'aviation civile. Dès l'accident du 29 octobre 2018, tous les Boeing 737 MAX auraient dû être interdits de vol, car les dangers du MCAS étaient connus depuis longtemps par les ingénieurs de Boeing. De plus, l'analyse des « boîtes noires » avait révélé les anomalies du vol. Si cette décision de bon sens avait été prise, je serais encore vivante. Mais Boeing avait une telle réputation, une telle puissance financière, une telle capacité d'intimidation et, peut-être de corruption, qu'il n'y eut pas

d'interdiction de vol, et la direction de Boeing répéta sur tous les médias que le 737 MAX était un avion sûr. Boeing blâma les pilotes, les compagnies étrangères, les pays. Il fallut attendre la mort lors du vol 302 « d'*Ethiopian Airlines* » pour que les pays prennent l'initiative d'interdire les décollages du 737 MAX: la Chine, l'Inde, la France, etc. puis, rapidement, le président des États-Unis : Donald Trump. Le pire dans cette histoire, si je puis dire, c'est que le conseil de direction de Boeing, sous la pression de plusieurs enquêtes, dont une du Sénat américain, provoqua la démission du directeur général de Boeing le 20 octobre 2019. Sa défense devant la commission du Sénat peut se résumer en une simple phrase : « Je ne savais pas ». Pour Eichmann à Tel Aviv en 1961, c'était : « J'ai obéi aux ordres ». Toutefois, Monsieur Dennis Muilenburg, le démissionné, reçut des actions Boeing et une pension d'une valeur globale de 62 millions de \$. Les tueurs ordinaires, qui font leurs affaires à la petite semaine et se contentent de quelques meurtres, sont vraiment des gagne-petit.

## **(Le fantôme quitte la scène tout en dansant comme précédemment)**

Le Cynique :

- Vous voyez ! Selon les situations et les contextes la culture ça préserve la vie, ou ça tue ! Remarquez ! Il faut bien mourir de quelque chose, nature, culture, une fois qu'on est mort, c'est fait ! Dans cette affaire, nature, culture, je ne vois pas une si grande différence entre les deux. C'est par la culture que nous connaissons la nature et que nous la modifions pour qu'elle nous soit plus utile... et ce n'est pas facile... dans ce domaine il y a l'utile, ce qui se fait en intelligence avec la nature, la nôtre et celle de tout l'univers, et il y a l'inutile... en gros : l'ignorance, la cupidité ou la sottise ! De plus, l'utile c'est ce qui augmente ma capacité d'être pour devenir un *Homo sapiens* totalement accompli : fort, heureux, intelligent, libre ! Vous remarquez que je ne parle pas du bien et du mal. Je ne suis pas moraliste : les idéologues de la moralité de conviction souffrent d'une maladie que j'appelle « la moralite », c'est le somnifère de l'intelligence. J'ajoute que certains homosexuels le prennent en

suppositoire, avec deux p... c'est bien normal.

Monsieur Loyal :

- Vous cochez toutes les cases mal pensantes de la doxa contemporaine, après le racisme et l'islamophobie vous voici homophobes.

Le Cynique :

- Si ça vous chante. Toutes ces affaires m'indifférent. Pour le racisme, vous savez ce que j'en pense... mais je vous l'ai dit, je ne sais rien de certain : je pense toujours contre. À quoi bon perdre son temps avec les certitudes idéologiques d'aujourd'hui, qui, demain, ne seront plus rien. Tenez ! Prenez l'honneur qui provoqua tant de duels dans l'aristocratie française (jusqu'à deux ou trois morts par jour) au point que Richelieu, après bien d'autres, pour éviter cette hécatombe qui affaiblissait le royaume, fit paraître en 1626 un nouvel édit royal qui condamnait à mort les duellistes coupables du crime de lèse-majesté puisqu'ils s'opposaient à un édit royal.

**Deux duellistes habillés en gentilshommes du XVIIe siècle traversent rapidement la scène dans un duel acharné à l'épée.**

Méditatif, Monsieur Loyal les regarde passer :

- Oui ! la décapitation de François de Montmorency-Bouteville en 1627, son opposant ayant eu la bonne idée de s'enfuir en Angleterre... mais vous savez, les duels ont continué jusqu'au début du XXe siècle en France. Il faut y voir une manifestation de l'individualisme et de l'esprit d'indépendance des aristocrates et des autres vis-à-vis des décrets des autorités royales ou autres. De toute façon, comme l'homosexualité, l'honneur est toujours là, il n'a fait que changer de forme et d'expression. Nous parlions de la nature, et bien je sais que l'honneur est un sentiment naturel, issu de la fierté d'être, il est aussi naturel que le désir. L'honneur se rencontre même chez les mammifères, regardez vivre un chien ou un chat et vous verrez qu'ils ont le sens de l'honneur. Ces animaux comprennent l'insulte, et parfois ils s'en vengent ou montrent leur ressentiment. Les chiens sont les plus naïfs, une caresse, et ils pardonnent. Les chats sont plus indépendants... tous les félins en général, les éléphants aussi.

Le Cynique :

- Vous en revenez à ma formule que vous avez tant moquée « la seule constante de ce monde c'est le changement ».

Monsieur Loyal :

- Admettons ! Mais ce n'est pas la nature qui change, c'est la culture !

Le Cynique :

- Vous ne vous avouez jamais vaincu ! Je suppose que c'est dans votre nature.

Monsieur Loyal :

- Vous non plus !

Le Cynique :

- Pas du tout ! Ce n'est pas dans ma nature puisque je ne sais rien, je me contente d'être contre, c'est ma culture.

Monsieur Loyal :

- Vous voici à nouveau joueur de mots. Ce jeu stérile qui ne mène à rien. Nature-culture, deux réalités différentes et pourtant : c'est par la culture que nous connaissons la nature.

Le Cynique :

- Et la culture c'est le produit de la nature de notre cerveau... et la nature de notre cerveau est transformée par notre culture !

Monsieur Loyal :

- Fort bien ! Mais où cela nous mène-t-il ?

Le Cynique :

- À mieux comprendre l'énigmatique *Homo sapiens*, ce qui n'est pas rien !

Monsieur Loyal :

- À condition que l'énigme n'aille pas d'énigme en énigme comme semblent l'indiquer votre apparition, vos hologrammes et vos fantômes.

Le Cynique :

- Ce ne sont pas les miens. Ils sont d'autres dimensions de ce vaste univers que nous croyons connaître, mais dont la vérité nous échappe. Ils sont issus de la noosphère : l'ensemble des cultures et pensées humaines qui en permanence modifient la planète Terre, comme l'a fait en son temps la lithosphère (les roches et l'eau), puis la biosphère, etc., etc. dans un lent processus qui a pris des millions d'années, et qui continue...

Monsieur Loyal :

- Je ne sais si vous êtes trop savant pour moi ou simplement pédant pour, maladroitement, m'imposer votre cynisme... Je n'ai pas des millions d'années à perdre avec cette création continue de l'univers. Mais qu'importe ! Votre fantôme auvergnat, cet Hubert Rajomne, a parlé d'un certain Sergio Vierra de Mello assassiné par al Qaeda à Bagdad, le 19 août 2003. Al Qaeda est une culture ou une sous-culture de l'islam. Je suppose que ce Sergio Vierra de Mello représentait une autre culture ou sous-culture jugée incompatible avec celles d'al Qaeda. Pouvez-vous essayer de m'expliquer tout ça !

Le Cynique :

- Hormis quelques banalités sur la pauvreté intellectuelle de l'Islam qui ne produit rien de neuf depuis des siècles, je suis incapable de vous expliquer les raisons de la mort de Sergio Vierra de Mello. Pour l'instant, je ne le connais que par les quelques mots prononcés par Hubert Rajomne. Mais, voyez vous-même les prodiges de la noosphère (**il claque des doigts**) :

**Apparaît un être hybride mi-fantôme mi-hologramme. C'est un bel homme d'une cinquantaine d'années. Ses cheveux sont d'un gris qui sera bientôt blanc. Sa chevelure grise et élégante contraste avec son aspect juvénile qui contredit son âge. Il ressemble à l'acteur français Jacques Perrin dans le film de Giuseppe Tornatore « Cinema Paradiso » (1988).**

Le personnage issu de la noosphère, mi-fantôme, mi-hologramme :

- Je m'appelle Sergio Vierra de Mello, Brésilien, je suis né en 1948 à Rio de Janeiro, je suis mort à Bagdad le 19 août 2003. En 1969, j'ai dû quitter Paris en raison de ma participation active à ce que l'on appela de façon abusive « la révolution de mai ». Je finissais alors mes études de philosophie à la Sorbonne. Ces « événements » dits de « Mai 68 » ont marqué toute une génération de jeunes gens. Je voulais changer le monde autant selon les idées de Karl Marx que de celles d'Emmanuel Kant, et de Spinoza... enfin... revues et corrigées par le Professeur Robert Misrahi, qui fut mon maître, mon directeur de thèse et mon ami !

**(Il fait soudain silence, comme s'il revoyait des images de son passé d'étudiant soixante-huitard) puis :**

- Il y avait un petit réseau socialiste au Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés à Genève où j'étais venu trouver protection chez un ami. Ces gens de gauche, il y avait un réfugié socialiste tchèque et d'autres de diverses nationalités, sont venus à mon secours alors que j'étais menacé d'expulsion de France et n'aurais guère pu rester en Suisse. Considéré comme marxiste (ce que, sous l'influence du Professeur Misrahi, j'étais de moins en moins), expulsé au Brésil en pleine dictature, je n'aurais pas vécu longtemps. Je suis devenu fonctionnaire international à 21 ans, ce qui m'a protégé et donné un emploi stable et bien rémunéré. Assez rapidement, je me suis marié avec une secrétaire qui travaillait dans la même organisation que moi, nous avons eu deux fils. Après, j'ai multiplié les maîtresses (quel drôle de mot !) et j'ai fait une carrière brillante, un peu par chance, il en faut ; mais surtout parce que j'étais supérieurement doué. La mort me dispense des fausses modesties. La philosophie m'a aidé, Emmanuel Kant et Spinoza plus que Karl

Marx. De plus, mon père était diplomate, je l'ai donc suivi dans les pays où il était en poste. Je parle cinq langues couramment : le portugais, évidemment ; l'espagnol ; l'italien ; le français et l'anglais. Les choses s'étaient calmées assez rapidement en France et j'ai pu faire un doctorat de troisième cycle à la Sorbonne, puis en avril 1985, alors que j'avais déjà une longue expérience des opérations des Nations Unies, j'ai présenté ma thèse d'État à la Sorbonne : « *Civitas Maxima* : Origines, fondements et portée philosophique et pratique du concept de supranationalité ». *Civita maxima*, cela veut dire citoyenneté universelle ou État universel. Ma thèse « collait » à mon expérience onusienne, mais elle en voyait les obstacles et les limites, je n'ai jamais été un idéaliste béat. Je fus plutôt un bureaucrate de terrain rebelle aux règles bureaucratiques décidées par des bureaucrates qui ne connaissent pas les réalités du terrain : c'est la tendance des élites de l'époque ! J'étais très fier de ma thèse d'État, mon directeur était le Professeur Robert Misrahi, d'origine juive et turque. Enfant, Juif apatride puis naturalisé Français, il avait échappé aux rafles de la police de Vichy. Je ne vais pas vous parler de

son œuvre philosophique, elle est considérable. C'est un philosophe de la liberté et du bonheur, au sens d'Alain et de Spinoza... Enfin, je me contenterais de vous citer sa devise : « fonder, aimer et agir ». Comme moi, il était un athée convaincu. Dès 22 ans, envoyé au Bangladesh en pleine guerre civile et d'indépendance, j'avais eu la chance d'appliquer sa philosophie à l'action : « fonder, aimer et agir ». Ce fut pour moi une révélation, j'avais trouvé ma place en ce monde de la pensée et de l'action. Un autre philosophe qui m'a influencé, via Misrahi, est Martin Buber (1878-1965). Pour lui, *Homo sapiens* est avant tout un *homo dialogus* qui s'accomplit par son dialogue avec l'humanité, la création, et le créateur. L'humanité, la création, ça me va ! Mais pour ce qui concerne le créateur, j'avoue, avec mon athéisme, mon indifférence religieuse. Pour en finir avec ma formation philosophique, je veux citer Ernest Bloch, via Misrahi, et son concept d'utopie : création d'un homme libre qui choisit sa vie. C'est ce que j'ai fait, jusqu'au bout... et j'en suis mort. Je ne suis pas mort par hasard, ma mort a été voulue par Osama ben Laden dès son message diffusé par *al Jazera*, le 12 novembre 2002,

quelques heures après la série d'explosions de bombes terroristes à Bali : 202 morts et 240 blessés. Dans cette entrevue le chef terroriste traitait Kofi Annan, le Secrétaire Général des Nations Unies, de « criminel ». J'en explique les raisons : pour mettre fin à une longue guerre civile et coloniale, Kofi Annan, dont j'allais devenir l'Envoyé spécial, avait envoyé au Timor oriental une équipe chargée d'organiser et de contrôler un référendum pour ou contre l'union avec l'Indonésie. Le nom de ce groupe était UNAMET, pour *United Nations Mission in East Timor*. L'indépendance l'avait largement emporté, provoquant de nombreux incidents de la part des milices armées indonésiennes, un massacre généralisé avait de justesse été évité grâce à l'intervention de 11.500 soldats australiens et néo-zélandais. Le référendum avait eu lieu fin août 1999, les massacres avaient commencé en septembre. L'envoi rapide de soldats avait évité le développement d'un scénario « à la rwandaise » qui avait marqué au fer rouge le Secrétaire Général Kofi Annan : au moins 800.000 morts en trois semaines en 1988, et avec des moyens rudimentaires, machettes, gourdins.

**(un silence) puis :**

- L'Indonésie pour les musulmans est la plus grande nation musulmane du monde. Dans sa diatribe haineuse, Ben Laden associait l'Australie au Secrétaire Général des Nations Unies, coupables d'avoir envoyé des « soldats infidèles » pour faciliter la fin des violences indonésiennes. Elles risquaient de remettre en cause le résultat du référendum : l'indépendance du Timor oriental ; d'où les nombreuses victimes australiennes lors des attentats du 12 novembre 2002 à Bali. Dans la théologie musulmane, la division de l'Oumma (la communauté musulmane et son territoire) est un crime impardonnable. D'où les problèmes entre les chiites et les sunnites.

Monsieur Loyal :

- Ce qui me plaît chez ce type, c'est que j'apprends des choses !

Le Cynique :

- Moi aussi !

**(Sergio Vierra de Mello reste un instant silencieux et pensif) puis :**

- J'étais peut-être déjà visé dans ces attentats de Bali, car nous avions l'habitude, ma fiancée et moi, de prendre un peu de repos de temps en temps à Bali dans ces lieux de vacances connus dans la région. Sur le moment, à Genève avec Carolina, le 12 novembre 2002, je n'ai pas pensé que j'avais peut-être été visé. Nous avons seulement pleuré la mort de quelques amis. Nous avons quitté le Timor oriental, le 21 mai 2002 quelques mois avant ces attentats à Bali. Kofi Annan m'avait nommé Haut Commissaire des droits de l'Homme en poste à Genève au bord du lac Léman. J'avais passé ma vie au rythme de notre époque, la rapidité, le court terme, le surf à la surface des choses. J'avais parcouru le monde et ses conflits, passant rarement plus d'un an dans un poste de responsabilité où je réussissais admirablement à résoudre des problèmes difficiles... sans garanties de solutions à long terme. C'est d'ailleurs ce que le Professeur Misrahi m'avait amicalement reproché lors d'une rencontre à Jérusalem, il m'avait dit que je croyais trop aux processus rapides pour ouvrir un dialogue israélo-palestinien ; alors que lui, il croyait à un processus long, très long. Peut-être avait-il raison, mais les

lois de l'action sont dans la synchronie (l'immédiat) alors que celles de l'histoire sont dans la diachronie (le long terme). De toute façon, dans le long terme nous sommes tous morts, comme le disait l'économiste Keynes que me citait parfois ma fiancée Carolina Larriera, une économiste argentine qui avait un master en administration publique de l'université d'Harvard. Je suis la preuve vivante, si je puis dire, que Keynes et Carolina avaient raison.

Monsieur Loyal :

- Il ne manque pas d'humour votre ectoplasme !

Le Cynique :

- Un peu de sérieux et de respect ! Nous ne sommes pas dans une séance de spiritisme. Nous sommes au théâtre où tout est possible, car toute pensée est un élément de la noosphère et un créateur tire de la noosphère ce qui l'intéresse. C'est d'ailleurs ce que fit ce personnage, ce philosophe de l'action, que vous venez avec légèreté de traiter d'ectoplasme.

Monsieur Loyal :

- Je retire ectoplasme et je demande respectueusement à cet élément de la noosphère de reprendre son récit.

Sergio Vierra de Mello, le personnage mi-fantôme, mi-hologramme :

- J'avais 55 ans quand j'ai rencontré Carolina Larriera à Dili la capitale du Timor oriental, cette Argentine avait 27 ans et faisait partie du personnel des Nations Unies que je dirigeais. De la fin 1999 à mai 2002, je fus en quelque sorte le vice-roi de ce pays minuscule : l'île de Timor fait 30.777km<sup>2</sup> ; la partie qui est indépendante de l'Indonésie, le Timor oriental, de religion catholique et de langues tétoum et portugaise, ne fait qu'environ 15.000 km<sup>2</sup>, pour un peu plus d'un million d'habitants. Le reste de l'île compte un peu moins de deux millions d'habitants de religion musulmane, ils parlent le tétoum et l'indonésien. J'étais donc l'Envoyé spécial du Secrétaire Général des Nations Unies qui conduisait à l'indépendance et transformait en État un petit territoire qui avait décidé en août 1999, par référendum populaire organisé par les Nations Unies, et avec l'accord plus ou moins franc du colonisateur indonésien, de se séparer de l'Indonésie.

L'Indonésie avait recolonisé ce pays dès son indépendance accordée par le Portugal, en 1975/76. La guerre qui s'en suivit fut longue et atroce, 200.000 morts dit-on. J'ai parlé des violences de septembre 1999 qui avaient suivi les résultats du référendum du 30 août, mais les violences n'ont cessé que peu de temps avant la proclamation de l'indépendance, le 20 mai 2002. Avant cette date il y eut d'autres violences. D'abord, le 24 juillet 2000 le meurtre sauvage d'un soldat néo-zélandais, le Casque bleu Leonard Manning, dans un village frontalier entre la partie indonésienne et la partie indépendante de l'île. Puis, le 6 septembre de la même année, une milice locale avait massacré près d'Atambua, dans la partie indonésienne de l'île, trois fonctionnaires du Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés. Ils protégeaient et contrôlaient le rapatriement de quelque 90.000 réfugiés est-timorais qui voulaient rejoindre le pays indépendant qu'était devenu le Timor oriental. La milice et l'armée indonésienne pourchassaient, tuaient et violaient ces Est-Timorais et Timoraises afin de s'opposer au retour de ces populations. Les milices et l'armée indonésienne menaient de facto une

politique du chaos afin de faire échec à l'indépendance. Sous la protection théorique de la police indonésienne, ces trois fonctionnaires du HCR avaient été massacrés en représailles au meurtre d'un criminel de guerre, chef d'une milice locale. Ces fonctionnaires des Nations Unies étaient considérés comme des empêcheurs de tuer en paix. Il y avait un Portoricain, Carlos Carceres ; un Éthiopien, Samson Aregahen ; et un jeune Croate, Pero Simundza. Travaillant dans la partie indonésienne de l'île, ces personnes n'étaient pas sous ma juridiction, mais j'avais été d'autant plus sensible à ce massacre que j'avais fait une grande partie de ma carrière au Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés, dont le siège est à Genève. Pourtant, il ne suffisait pas de pleurer ; je le dis sans honte, j'ai utilisé ces morts atroces pour accroître les pressions internationales sur le gouvernement indonésien, et ce ne fut pas sans conséquence positive. Inutile d'insister sur le fait que les procès organisés par la justice indonésienne contre les coupables de ces meurtres barbares furent des simulacres. Le monde de l'action n'est pas un monde propre, il faut choisir, non

entre le bien et le mal, mais entre l'utile, l'inutile, le possible et l'impossible. Décider entre ces catégories de l'action est parfois terrible et peut conduire à perdre son âme. Je parle d'âme bien que je ne me considère pas comme un croyant ; pour moi l'expression veut dire : **ne pas pour agir perdre sa raison de vivre**. Je l'avoue, j'ai à plusieurs reprises été tenté de démissionner de mon poste. Si je ne l'ai pas fait, c'est parce que j'avais la conviction que mes expériences passées au Bangladesh, au Soudan, à Chypre, au Mozambique, au Pérou, au Liban, au Cambodge, en Bosnie, à Hong Kong, au Kosovo, m'avaient particulièrement préparé à atteindre le but honorable que s'étaient fixé les Nations Unies : conduire un pays à son indépendance. C'était aussi parce que Carolina me soutenait de son amour et de ses efforts pour créer une structure étatique viable à cette nouvelle nation : la République démocratique du Timor oriental. Enfin, et lorsque qu'un mort s'exprime il dit sa vérité, il y avait le narcissisme propre à mon caractère. Il me faisait considérer l'échec, quel qu'il fût, comme totalement incompatible avec mon image. Je suis certain que si la philosophie de mes maîtres vivants

et morts ne m'avait pas donné de la profondeur, je serais devenu un être ignoble : un narcissiste manipulateur comme le sont certains psychopathes... et quelques politiciens. Je dois beaucoup à celui que j'appelais « Professeur » : Robert Misrahi.

Monsieur Loyal :

- Il est intéressant votre personnage !

Le Cynique :

- Ce n'est pas **mon** personnage, c'est un être libre qui s'exprime librement, comme l'on fait tous les autres !

**Les six personnages venus témoigner sur scène réapparaissent dans l'ordre dans lequel ils vinrent pour la première fois. Le fantôme de Samya Arcangel entre en dansant le même pas que précédemment, puis elle s'immobilise comme les autres.**

Vassili Konstantinovitch :

- Nous n'avons qu'un seul point commun ce me semble : nous sommes tous morts de mort culturelle !

Hoang Lê Tang :

- Permettez-moi deux remarques respectueuses : un, je suis

toujours vivant, et même ma situation à Ho Chi Minh ville n'est pas aussi tragique que j'avais pu le craindre. Deux, je suis toujours victime de la culture des communistes !

Hubert Rajomne :

- C'est vrai, vous n'êtes pas comme tout le monde.

Hoang Lê Tang :

- Comment ça ! Pas comme tout le monde ! Mais il y a plus de 97 millions de Vietnamiens, plus d'un milliard de Chinois, idem pour les Indiens, sans parler des Japonais, des Américains, des Africains, des Européens, etc., etc.

Isaac Matveyevic :

- Mon cher ami, vous-même, ainsi que tous ceux que vous avez mentionnés, et même les autres, serez tous et toutes, tôt ou tard, et pour des raisons différentes, comme tout le monde... c'est-à-dire comme nous. J'avoue que dans mon cas ce fut assez particulier... mais peut-être pas exclusif... les tueurs sont inventifs !

Samya Arcangel :

- C'est vrai, les tueurs sont inventifs. Et vous, Monsieur le vivant ! vous ne pouvez pas comprendre. Vous avez l'illusion du nombre et de l'instant. Mais nous, les morts, nous sommes beaucoup plus nombreux que les vivants, et le temps est notre allié. Depuis des centaines de milliers d'années notre croissance est naturelle, ou culturelle si cela vous importe, alors que les vivants ne vivent jamais, ou presque, plus d'un siècle. Faites notre compte, que vous croissiez ou non vos morts augmentent la noosphère, c'est à dire nous ! Cette splendeur invisible aux sots entoure de plus en plus notre planète. La noosphère contient tous nos savoirs, nos ignorances, nos haines, nos amours... tout ce qui fut et que les vivants peuvent découvrir s'ils travaillent. Pour nous, le monde est bien plus grand et mystérieux que pour vous. Vous ! si vous ne travaillez pas, vous ne voyez pas plus loin que le bout de vos vies !

Hoang Lê Tang :

- Je veux bien vous croire. D'ailleurs, je n'ai aucune raison de mettre en doute la parole d'une morte... dans notre culture au Vietnam, ça ne se fait pas. Alors, j'en profite ! Toi ! le mort des Nations Unies, le grand chef, toi qui

m'as fait obtenir ma deuxième aile de poulet, pourquoi m'as-tu forcé à revenir chez les communistes au Vietnam ?

Sergio Vierra de Mello :

- Je n'avais pas le choix ! De nombreux États songeaient à dénoncer leur adhésion à la Convention de 1951 et au Protocole de 1967. Il y avait un risque de destruction de la raison humanitaire qui introduit du raisonnable dans la brutalité souvent irrationnelle des passions nationalistes. C'est comme les fameuses Conventions de Genève, toujours développées dans des secteurs nouveaux de la guerre, toujours violées ici ou là, mais qui donnent un élément d'humanité possible aux horreurs de la guerre. De plus, ces « lois de la guerre » introduisent un élément d'incertitude chez les assassins et les tyrans, surtout depuis le tribunal de Nuremberg (1945-1948) ; puis de Tokyo : dit aussi " Tribunal militaire international pour l'Extrême-Orient " (1945-1948). Ces tribunaux ont servi de précédents et de fondements à la Cour Pénale Internationale de La Haye (2002). Ne cherchons pas la perfection, mais faisons au mieux de nos possibles en distinguant l'utile de l'inutile, le

possible de l'impossible. Les Nations Unies sont porteuses de cette raison concevable et toujours menacée dans l'histoire, et j'ai consacré ma vie à défendre cette lueur dans l'obscurité.

Hoang Lê Tang :

- Facile à dire ! Sans vouloir vous manquer de respect, votre sacerdoce philosophique vous a donné une belle vie, à Genève, à New York, dans des hôtels de luxe aux frais de vos organisations humanitaires, alors que moi et des millions d'autres nous crevions dans la misère. Au fond, vous avez vécu du malheur des autres !

Hubert Rajomne :

- Peut-être ! Mais ce malheur nous ne l'avons pas causé, et nous en sommes morts, alors que vous êtes toujours vivant ! Ne nous faites pas un faux procès. Si vous saviez dans quelles conditions nous avons dû vivre parfois, vous n'accorderiez pas tant d'importance aux hôtels de luxe ! Vous jugez en moraliste qui borne le bien et le mal avec des évidences trompeuses. Je suis mort au service d'une cause incertaine en laquelle je n'avais d'une foi contrariée

Hoang Lê Tang :

- Pourquoi « incertaine » et « contrariée » ?

Sergio Vierra de Mello :

- Parce que tout ce qui est humain est incertain. Emmanuel Kant a dit qu'il était difficile de faire quelque chose de droit avec une espèce aussi tordue que la nôtre. « Contrariée » parce que je devais lutter sans cesse contre l'inertie propre à la bureaucratie onusienne. Mais on fait des efforts... enfin, certains parmi nous en font ! Et vous le voyez vous-même, votre vie à Ho Chi Minh ville n'est pas aussi tragique que vous ne l'eussiez craint. C'est aussi, un peu, grâce à nos négociations avec les communistes.

Hoang Lê Tang :

- Et tous ceux qu'au retour ils ont torturés et envoyés en camps ?

Sergio Vierra de Mello :

- J'en porte la responsabilité ! Mais qui veut agir parfaitement dans un monde imparfait est condamné à ne rien faire.

Hoang Lê Tang :

- Et pourquoi tenez-vous tant à faire ?

Sergio Vierra de Mello :

- Si ne rien faire provoque le triomphe de l'utile, alors ne rien faire c'est faire ce qu'il faut faire. Si ne rien faire c'est laisser faire la souffrance et le malheur du plus grand nombre, alors ne rien faire est criminel !

Samya Arcangel :

- Est-ce donc une question de nombre ? Les 346 morts du Boeing 737 MAX sont donc peu de chose comparés aux milliers d'emplois de Boeing en Amérique !

Sergio Vierra de Mallo :

- Vous changez de contexte, je parle de l'ensemble de l'espèce humaine, vous parlez des profits d'une entreprise. Ce qui est utile et valable dans un contexte ne l'est plus dans un autre.

Isaac Matveyevic :

- Rien n'est simple et tout se complique ! À mon avis, vous n'arriverez pas au bout de vos peines tant que vous ne prendrez pas Dieu pour garant de vos choix. J'avais vingt-cinq ans lorsqu'à Odessa j'ai compris que les chrétiens n'étaient qu'une secte juive qui suivait de près un de nos prophètes, Jésus

Christ. Je suis devenu uniate, comme pas mal de gens à Odessa, des Grecs notamment. Remarquez, cela n'a pas empêché les nazis ukrainiens de me considérer comme un Juif ! On n'échappe pas à son contexte, sauf circonstances particulières. Mais c'est une autre histoire. En tout cas, ce Jésus, Yesua, m'a plu ! Il m'a aidé à comprendre et j'ai suivi sa parole « Soyez parfait comme votre père du ciel est parfait ». Ce n'est pas facile, mais la route est belle, elle demande de l'intelligence, celle que tout le monde connaît, mais aussi une intelligence plus mystérieuse : celle du cœur. Ce que les biologistes appellent le système nerveux intracardiaque, et que j'appelle, comme certains saints l'on fait avant moi, le sacré cœur de Jésus. Quand on découvre le sacré cœur de Jésus, qui a sa place en nous, c'est comme l'ouverture d'une porte nouvelle sur l'univers. On n'en devient pas parfait pour autant, mais on sait où il faut aller !

Hubert Rajoumne :

- Grand bien vous fasse ! mais cela ne vous a pas empêché de finir dans un four crématoire allemand... très bien conçu d'ailleurs !

Isaac Matveyevic :

- Oh ! vous savez, avec les Allemands il faut s'attendre à tout. Je prie sans cesse pour que ceux de vos jours et des suivants ne soient pas comme ceux de mon temps !

Hubert Rajomne :

- S'il suffisait de prier, bien des gens seraient encore vivants. Je crois que Sergio n'était pas croyant, mais je sais que quelques semaines avant l'attentat, six semaines avant la fin de sa mission à Bagdad, il a senti que la mort venait à lui. Il a demandé, pour la première fois de sa vie je crois, à certains de ses amis de prier pour lui et pour Carolina. Il leur a envoyé des courriels, je le sais, j'en ai reçu un et j'en fus très surpris. Pour Carolina ça a peut-être marché... pas pour lui ! Ni pour moi ! Remarquez ! bizarrement j'avais prié pour Sergio et pour Carolina mais pas pour moi. Dieu joue-t-il à croix ou pile, comme on disait autrefois ?

Isaac Matveyevic :

- Ne me demandez pas de parler de Dieu. Il est des choses trop grandes pour que paroles humaines les dévoilent. Comme le dit Jeanne d'Arc en son temps, et avant d'être brûlée vive : « Ses voies ne sont pas nos voies ».

Pour ce qui concerne l'attentat d'al Qaeda : n'oubliez pas que, lorsqu'il a perdu, la dernière ruse du Diable est de se faire passer pour Dieu !

Sergio Vierra de Mello :

- Je me garderai bien de prendre parti sur ce point, celui qui concerne Dieu... . Mais j'aime votre formule « la dernière ruse du Diable est de se faire passer pour Dieu ». Puisque nous sommes morts, sauf Monsieur Tang, l'un de vous a-t-il vu Dieu ou ce que l'on peut tenir pour tel ? *Deus sive natura* selon Descartes et Spinoza (« Dieu c'est-à-dire la nature » car s'il y a des lois intelligibles dans la nature, il faut bien que les cieux ne soient pas vides).

Vassili Konstantinovich :

- Je n'ai vu ni Dieu ni Diable, mais je suis surpris de ne pas être totalement effacé de l'univers. J'entends parfois des murmures, je n'en saisis pas le sens... pourtant je sais que je ne suis jamais seul ; d'ailleurs, vous en êtes la preuve..., avec tous les autres. Tout cela est étrange et, je l'avoue, je n'y comprends rien. J'étais peut-être un homme primitif.

Samya Arcangel :

- Je ne me reconnais ni la capacité ni le droit de dire ce que j'ai ressenti... ou ce que je vis.

Isaac Matveyevic :

- Je ne peux que répéter ce que je viens de dire : « Il est des choses trop grandes pour que paroles humaines les dévoilent. » Il vous faut les vivre non pour comprendre, mais pour savoir.

Sergio Vierra de Mello :

- Vous ne m'aidez pas beaucoup. Il est vrai que je suis surpris, comme notre ami russe, de ne pas être dans le néant philosophique auquel je m'attendais. La vie, on peut dire la nature, est plus puissante que toutes nos philosophies... mais Dieu ?

**(Un long silence) puis :**

- Je suis mort trois heures environ après l'explosion provoquée par un musulman qui voulait toucher sa récompense divine : 72 vierges belles et éternelles offertes à profusion à ses fornications. Une promesse coranique nique que je n'ai pas plus comprise que ce *hadith*\*« Dès sa première goutte de sang versé, le martyr frappe déjà à la porte du paradis ». Je suis bien placé pour savoir que mes assassins n'ont pas frappé à la porte

du paradis : je les croise parfois dans ce lieu des vides et des pleins où nous sommes... c'est, peut-être, ce que vous appelez la noosphère, pourquoi pas ? De plus, moi, vivant, incroyant, j'ai eu au cours de ma vie le privilège de jouir de cette récompense en abondance, je suis même allé au-delà de 72... même si peu de vierges ont participé à nos réjouissances.

\**Hadith* : parole ou acte de Mahomet rapporté par plusieurs témoins crédibles.

Hubert Rajomne :

- Allez ! Sergio n'en rajoute pas !

Sergio Vierra de Mello :

- Je n'en rajoute pas ! Je dis simplement ce qui fut : 72 et plus ! Je le dis sans fierté et sans honte. Sans fierté, car j'ai été un libertin aimable qui prenait son plaisir sitôt qu'une femme me l'offrait, et l'offre ne m'a jamais manqué : je méprise ces féministes qui font fi de la beauté du désir qu'homme et femme ont en partage. Sans honte, car, j'ai aimé, trop, infidèlement peut-être, mais j'ai aimé. Ce n'est qu'à Dili, à 55 ans, après avoir rencontré Carolina que j'ai pu dire en toute

sincérité à une femme que je voulais l'aimer toute ma vie. Ce que j'ai fait ! Encore que les circonstances et al Qaeda m'aient aidé à tenir promesse... .

## **Il y a des rires parmi les participants à cette rencontre :**

- Ne riez pas ! même sans ces sous-aides malfaisants, je sais que j'aurais tenu parole. De toute façon, le non-vivant-de-chair que je suis aime encore Carolina, et j'espère pouvoir l'aider à rencontrer un homme qui la méritera... . Certes, je ne l'aime pas de la façon dont nous nous aimions à Dili, puis à Rio de Janeiro, à Genève, New York, etc., et pour finir à Bagdad. Mais j'aime Carolina et pour toujours. Depuis Dili, je la présentais comme ma fiancée, d'ailleurs je l'ai présentée à ma mère à Rio. Choses que je n'avais jamais faites pour aucune de mes liaisons, ni brèves rencontres, précédentes. Carolina était comme on dit « la femme de ma vie ». Au début, j'avais un peu triché, je lui avais dit que j'étais séparé de ma femme... de facto oui, mais légalement non. Et puis, à Dili j'avais trop à faire, j'avais gardé mes mœurs libertines, je n'avais pas le temps de m'attacher. Quand elle avait compris que

j'étais toujours légalement marié, et que je n'avais pas de temps à lui consacrer, elle avait rompu notre liaison. C'est alors que j'ai commencé à penser à ma vie, au vide autour de moi. J'ai vécu ce que mon ami le Professeur appelle une « conversion ». Rien de religieux à cela, il l'explique une fois de plus dans un livre paru après ma mort : « Cette conversion est un renversement du regard ordinaire sur soi, sur les autres et sur le monde. L'esprit libre, par cet acte qu'est un véritable commencement, pose désormais sa propre force créatrice de résistance et d'invention, la valeur centrale et primordiale de l'existence de l'autre et enfin la légitimité absolue de la jouissance de vivre » Robert Misrahi (« La nacre et le rocher » une autobiographie » Éd. encre marine, 2012). J'ai entamé une procédure de divorce en décembre 2001. À ma grande surprise, car je ne voyais pratiquement plus ma femme depuis longtemps, sauf avec nos deux fils... parfois... . Oui ! à ma grande surprise ma femme a très mal pris ma demande de divorce, elle a fait traîner les choses, engagé des avocats... mais Carolina est revenue. Je ne sais pas si j'étais victime de ce que l'on appelle « le démon de midi », mais à 55 ans

je vivais l'amour fou (il paraît que certains hommes revivent à un âge avancé les émois décuplés de leur adolescence ) et je récitais à Carolina ces vers du poète Mallarmé tardivement amoureux :

« Car j'ai vécu de vous attendre

Et mon cœur n'était que vos pas ».

- Je passe sur notre entente physique, elle était ce que les corps savent reconnaître... en fait, notre entente physique était le reflet de tout le reste. Son intelligence me fascinait, elle savait tout et nous pouvions parler des heures des grandes affaires du monde ou de tout autre sujet. Ses vues et sa formation étaient plus pratiques que ma formation philosophique... mais elle avait une grande admiration pour l'écrivain argentin Jorge Luis Borges (1899-1986). À Genève, il lui arrivait de me conduire jusqu'à sa tombe au « Panthéon genevois », dit le « cimetière des Rois ». Nous ne savions pas que j'y serai bientôt. Parfois, elle me trouvait naïf dans mes attitudes de Peter Pan... . Bien qu'elle regardât parfois avec humour mon narcissisme spontané, elle disait « Peter Pan », pas au sens donné à ce personnage par les psychiatres qui parlent du « syndrome

de Peter Pan » pour décrire un individu égocentrique, narcissique, immature, asexuel et manipulateur. Le personnage de Peter Pan a été créé par l'écrivain écossais James Barrie (1860-1937) dans un roman puis dans une pièce de théâtre « Peter Pan ou l'Enfant qui ne voulait pas grandir » dont la première fut un succès à Londres, le 27 décembre 1904. Peter Pan est devenu un personnage universel après le film d'animation des studios Disney en 1953 : c'est ainsi qu'il est entré dans la noosphère. Évidemment Peter Pan est un archétype. Bien que Carolina ne s'appelât pas Wendy (Dieu soit loué) quand Carolina se voyait en Wendy, ou en fée Clochette, et qu'en riant elle me comparait à Peter Pan, elle pensait davantage à « celui qui ne veut pas grandir » pour rester éternellement jeune, et dans mon cas jeunesse rimait avec sexualité active. Elle me disait que j'avais la naïveté de croire que je vaincrai toujours le méchant capitaine Crochet. De ces points de vue, elle n'avait pas tort : outre le fait que j'avais en moi un étrange sentiment d'invincibilité, très soigneux de ma personne, je veillais scrupuleusement à mon hygiène corporelle. Je portais des vêtements de style, j'accordais

de l'importance à mes chaussures (confort et style) et mon apparence physique était toujours soignée, par dignité, la mienne et celles de mes interlocuteurs... une élégance sans ostentation pour éviter le ridicule, ou créer de l'envie parmi mes vis-à-vis. J'avais créé une image de moi-même qui non seulement me convenait, mais séduisait mon entourage. J'en profitais avec les femmes. Dès mon enfance, ma mère m'avait dit que j'avais un beau sourire. Il était spontané, il faisait partie de ma personnalité, celle d'un homme heureux de vivre et sincère qui écoute et cherche une solution, ou cherche à séduire parce qu'il est séduit. Ce n'était pas un sourire de séduction ordinaire, comme certains acteurs et gens du spectacle. Mon sourire était philosophique si vous me permettez cette audace expressive pour exprimer une sorte « d'art de vivre » chargé d'un optimisme philosophique, qui offre son sourire pour ouvrir les portes aux solutions possibles ; d'où, dès le début de mes études à la Sorbonne, mon adhésion à la pensée de Robert Misrahi. Dans une vie dangereuse, j'avais aussi l'art de la quiétude dans le plaisir des instants brefs, les femmes jouaient un grand rôle dans cet art du plaisir des

instants brefs. J'avais fait mienne cette devise de Victor Hugo lue dans "Choses vues" : " la vie risquée complète le devoir rempli " (le livre de poche, p.669). Je peux dire sans me vanter que j'étais connu dans le monde sous mon prénom : Sergio. Pour soigner mon corps et mon apparence, je pratiquais régulièrement le jogging, tôt le matin avant d'aller travailler. C'est d'ailleurs lors d'un de mes joggings matinaux que j'avais remarqué Carolina qui faisait le sien le long du chemin de la plage en sens inverse à ma route et à celle de mon garde du corps, qui toujours m'accompagnait à Dili. À Genève, tout était plus paisible. Mais plus tard à Bagdad, j'ai eu le même ex-parachutiste français comme garde du corps, le même qu'à Dili. Nous étions devenus amis. Il m'a cherché dans les décombres, j'ai entendu sa voix, celle d'autres personnes. Par une petite ouverture dans les décombres, j'ai entraperçu Carolina avant d'entrer en agonie. Nous avons échangé des mots d'amour. Je savais que c'était les derniers. À Bagdad, tout était différent.

**(Silence, puis une grosse explosion) Sergio Vierra de Mello a son sourire radieux, puis son visage se fige dans une expression d'un sérieux effrayant :**

- Je ne sais pas très bien pourquoi j'avais accepté cette mission... Carolina était contre ; moi aussi, au début... . Nous pensions que la deuxième guerre d'Iraq était une monumentale erreur. Je l'avais dit. Mais Koffi Annan insistait pour que je prenne la direction de la mission des Nations Unies à Bagdad, pour six mois au moins. Pour limiter les erreurs que les Américains allaient commettre une fois de plus..., je suppose. J'étais flatté de son insistance... et puis, il y avait le goût du risque. Cette sensation unique que j'éprouvais quand je sentais que je n'étais pas un observateur de l'Histoire en train de se faire, mais un acteur. Un acteur modeste sans doute, car j'avais un sens aigu et de l'immensité des problèmes **et** de ma capacité à trouver une issue victorieuse, comme au Cambodge, à Hong Kong, au Kosovo, au Timor oriental, etc. (ça, c'était mon côté Peter Pan, et Carolina avait raison : il m'a perdu !)

**Sur scène, grand silence, on écoute Sergio Vierra de Mello qui parle :**

- Un de mes plus beaux souvenirs avec Carolina est notre dernier jogging à Dili sur la petite route le long de la plage, le lieu même où je l'avais remarquée pour la première fois : son visage, tout son corps, et la seconde de son parfum de femme dans l'effort de la course. J'avais l'impression qu'une éternité séparait ce bref instant du passé de ce jour-ci, il marquait la fin de ma mission : un jour de triomphe. C'était le 20 mai 2002 en soirée, un certain nombre de chefs d'État, dont Bill Clinton, étaient venus assister aux cérémonies marquant l'accession à l'indépendance du Timor oriental. Kofi Annan était là pour transférer au Président du nouvel État, Francisco Xavier do Amaral, le pouvoir que j'avais de facto exercé sur ce pays pendant deux ans et demi sous la bannière des Nations Unies. Les cérémonies officielles terminées, alors que la fête battait son plein, nous l'avons discrètement quittée (je n'ai jamais été un homme de réceptions mondaines), et, sans mon garde du corps, nous sommes allés faire un long jogging sur la petite route le long de la plage de Dili. C'était un instant de triomphe... . Il est si bref l'instant du triomphe ! c'est comme une flèche qui a atteint son plus haut point, et ne

peut que descendre. Et j'ai repensé à tous les morts, à tous les sacrifices, à tous les combats menés contre les règles de ma propre organisation, la bureaucratie onusienne est souvent une grande école de l'inaction... alors courir en ce lieu au même rythme que la femme que j'aime me consolait de cet instant de triomphe.

**Les six personnages quittent la scène dans l'ordre inverse dans lequel ils y sont entrés. Samya Arcangel danse son pas étrange.**

**Fin du deuxième acte. Nouveau ballet de dix minutes, musique et chorégraphie sont laissées à l'imagination des lectrices et des lecteurs.**

## Acte 3

### **(aucun changement de décor)**

Monsieur Loyal :

- Elle est tragique la mort de ce Sergio Vierra de Mello, c'est « Roméo et Juliette » avec « Othello » le Maure qui tue Roméo, et laisse Juliette en vie... de justesse...

Le Cynique :

- Comparaison ridicule ! la littérature de Shakespeare vous égare. Il n'y a rien de littéraire dans ces affaires que les personnages issus de la noosphère nous ont contées. De plus Othello est chrétien ! Prenez le cas de ce Sergio Vierra de Mello, si volubile. Il représente une culture bancale, un « tutti frutti » de bonnes intentions qu'il avait le courage d'essayer de mettre en pratique dans un monde qui n'en voulait pas !

Monsieur Loyal :

- Vous en remettez une couche, comme si votre cynisme ordinaire ne vous suffisait pas ! Moi ! je le trouve très réaliste dans la mise en œuvre de ce que vous appelez ses « bonnes intentions », comme si vous accordiez une prime aux intentions

mauvaises. J'ai souvent l'impression qu'il passe autant de temps à lutter contre les lourdes règles de sa bureaucratie qui lui lient les mains que contre les éléments hostiles à son entreprise.

Le Cynique :

- C'est bien ce que j'appelle une culture humaine, donc bancale. Faites preuve de réalisme ! regardez comment son aventure personnelle s'achève : par décision du Secrétaire Général des Nations Unies, il se retrouve coincé entre al Qaeda qui organise la stratégie du chaos, et les forces d'occupation américaines qui s'intéressent au pétrole iraquien tout en s'imaginant que les Iraquiens vont les recevoir comme les Normands en juin 1944, avec cidre bouché, camemberts et calvados, et en prime les baisers des filles. Pas de cidre bouché, pas de camemberts et pas de calvados en Iraq. Quant aux filles, n'en parlons pas ! De plus, ce qui tenait le pays ensemble, c'était les cadres du parti Baas : des sunnites en majorité avec quelques chrétiens. Certainement pas tous des gens recommandables, mais enfin, comme les Nations Unies, ils avaient le mérite d'exister,

et de pouvoir faire des choses. À croire que Paul Bremer, le chef américain de la coalition qui occupait et dirigeait le pays était un communiste qui chantait l'Internationale : « Du passé faisons table rase... », j'entends : il pensait qu'il suffisait de remplacer tous les membres du parti Baas par des hommes à lui et l'Irak irait joyeux vers l'*American way of life* en chantant les louanges de la démocratie et de la libre entreprise. Ça ne s'est pas du tout passé comme ça !

Monsieur Loyal :

- Je suis obligé de reconnaître qu'il y a du vrai dans ce que vous dites. On a l'impression que les Américains répètent sans cesse le même scénario calamiteux. Pendant la Deuxième Guerre mondiale, ils ont commencé par jouer Pétain contre De Gaulle, puis Giraud contre De Gaulle, et même Darlan brièvement contre DE Gaulle, puis une sorte de Paul Bremer (dont on ignore le nom puisqu'il ne fut jamais nommé : Jean Monnet, peut-être ?) qui aurait administré la France avec une équipe ad hoc, et des billets de banque *made in USA*. Même chose au Vietnam, en Iraq puis en Afghanistan où l'on a vu comment ça a fini. La politique américaine, c'est le choix

des élites nationales parmi les médiocres parce qu'ils leur semblent obéissants.

Le Cynique :

- Pour la France Charles de Gaulle y a mis le holà, et, grâce à Jean Moulin, la résistance gaulliste avait noyauté les services publics. Les clients des Américains sont obéissants, car la servilité est la garantie de leur corruption. La corruption leur aliène le peuple ; haïs par le peuple, ils se lient encore plus aux Américains... qui les méprisent ; vous savez comment les militaires américains appelaient les autorités afghanes : VICE, *Vertically Integrated Criminal Enterprise*, pour "entreprise criminelle verticalement intégrée" : les revenus de l'État reposaient sur l'aide américaine et internationale, **et** sur le trafic d'opium. Jusqu'au désastre final où les Américains quittent le pays en catastrophe, abandonnant la population à ceux qu'ils étaient venus combattre : les communistes, les djihadistes...

Monsieur Loyal :

- Pour une fois, nous sommes d'accord. Mais n'en faisons pas trop ! Les Américains ont réussi en Italie, en Allemagne et au Japon.

## Le Cynique :

- Ils ont réussi pour deux raisons. La première : l'Italie, l'Allemagne et le Japon étaient des pays structurés, culturellement homogènes. La seconde : les Américains ont résisté au démon du bien absolu, l'épuration des agents du mal : c'est ainsi, et avec bien d'autres, que Werner von Braun et Shiro Ishii s'en sont sortis. De même l'empereur du Japon, Hirohito : ce « dieu incarné » qui avait sanctifié tant de crimes. Que ce soit à Nuremberg ou à Tokyo, les Américains n'ont pas poussé trop loin la punition des cadres des anciens régimes responsables de la guerre, voire des atrocités. Hirohito a gardé ses fonctions, mais perdu ses pouvoirs et son titre de « dieu incarné ». Quant aux cadres, plus ou moins compromis, ils ont pu participer à la reconstruction d'un État qui préexistait à la catastrophe et lui a survécu. En Italie, les résistants ont éliminé un certain nombre de chefs fascistes ; et puis il y eut le compromis entre les communistes et les démocrates-chrétiens appuyés par le Vatican, les Américains, et la mafia en Sicile. En France, malgré les doutes de Roosevelt, le général Eisenhower a compris que de Gaulle était incontournable ; au Japon, il y eut

MacArthur qui fut un vice-roi dans le genre de ce Sergio Vierra de Mello au Timor oriental. Et puis, il y eut le Plan Marshal, un autre militaire. J'ai l'impression que les grands Américains du passé étaient plus intelligents que ceux d'aujourd'hui.

Monsieur Loyal :

- Plus intelligents, pour vous cela veut dire plus cyniques !

Le Cynique :

- Non, plus réalistes. Le drame des Américains est de n'avoir qu'un passé trop bref, alors ils ne croient pas à l'Histoire, le temps long. Vous savez, lors d'un bref passage dans les Balkans, Madame Roosevelt rencontre un pope qui lui dit que sa chapelle date du VIIe siècle, Éléonore Roosevelt croit avoir mal compris, elle demande : « Voulez-vous dire du XVIIe siècle ? » « Non, répond le pope, le VIIe, presque sept siècles avant la découverte de votre pays par Christophe Colomb. » C'est un fait, que vous le connaissiez ou pas, le passé ne passe jamais, nous avons besoin de lui pour faire du présent, que ce soit une chapelle ou n'importe quoi. Que ce passé soit honorable ou non, nous avons besoin de lui,

pour essayer d'apprendre à ne pas faire les mêmes erreurs, ou pour bénéficier de ses savoirs. Nous le savons depuis Thucydide (460-397 av. J.-C.) : l'histoire est le seul laboratoire où nous pouvons faire des expériences *ex-post* : ils ont fait ça, ça a produit ça ! La vie des nations est comme celle des *Homo sapiens*, elle ne se refait pas : elle se continue. C'est ainsi que des hommes intelligents, qui ont exercé leur intelligence dans des contextes ignobles qu'ils ont servis, s'en sont tirés indemnes et respectés : Werner von Braun et son équipe, spécialistes des V1 et des V2 fabriqués dans des usines bâties par les esclaves des camps de concentration et d'extermination ; le Mengele japonais, Shiro Ishii, et ses spécialistes sadiques, etc., etc.

Monsieur Loyal :

- Vous comparez Sergio Vierra de Mello au général MacArthur, c'est pousser le bouchon un peu loin.

Le Cynique :

- Certes, comparaison n'est pas raison, j'en conviens... mais les deux personnages ont des points communs : le narcissisme, le souci

de leur image, le sens du symbole ; et surtout, surtout, le sens de la réalité : le sens de l'utile et de l'inutile, du possible et de l'impossible. Et puis, je retrouve chez eux ce Peter Pan sûr de vaincre tous les obstacles. On a pu traiter MacArthur de cynique lors des procès de Tokyo et de ses accords avec le médecin criminel Shiro Ishii. Mais les scientifiques américains avaient besoin des recherches médicales et des résultats de l'unité criminelle 731... tout comme les Américains et les Français ont eu besoin des ingénieurs nazis pour lancer leurs programmes spatiaux. Le même cynisme réaliste a conduit Vierra de Mello à faire des accords risqués, mais utiles, avec les Khmers rouges responsables de la mort d'au moins un million de Cambodgiens ; idem lors de ses négociations avec les communistes vietnamiens, ou avec quelques criminels timorais. Emmanuel Kant dit qu'il est « difficile de faire quelque chose de droit avec une espèce aussi tordue que la nôtre ». Le cynisme c'est de faire au mieux dans le monde tel qu'il nous est donné devant nous ! Et ce n'est pas facile, et c'est prendre des risques. Non seulement peut-on y perdre sa vie, mais on peut aussi y perdre sa raison de

vivre... son âme si vous voulez. Je pense vous l'avoir déjà dit.

Monsieur Loyal :

- Je veux bien admettre que MacArthur a su, en dépit de tous les obstacles, remettre le Japon aux Japonais et éviter une néo-colonisation qui aurait tourné au drame. Je veux bien admettre que d'une façon semblable Vierra de Mello a su remettre le Timor oriental aux Timorais, en dépit des tendances autocratiques des fonctionnaires onusiens et des dysfonctions de leurs institutions. Mais, de vous à moi comparer le Japon au Timor oriental, ce n'est pas sérieux.

Le Cynique :

- Si l'on s'en tient aux quantités et aux évidences, vous avez raison. Mais si l'on considère l'essentiel : comprendre le besoin de dignité d'une population humiliée et agir en conséquence pour que les transformations viennent de ces populations et ne leur soient pas imposées par un occupant arrogant dont toutes les attitudes sont interprétées, à raison ou à tort, comme une humiliation, alors les différences s'estompent et nous voyons les points communs. C'est d'ailleurs la

raison pour laquelle Paul Bremer et Sergio Vierra de Mello ne pouvaient pas s'entendre et ne se sont pas entendus. Bien sûr, Paul Bremer, qui aimait à se comparer au général MacArthur, n'en était que la caricature. Certes, il n'est pas responsable de la mort de Sergio Vierra de Mello. Certainement pas de façon directe !

### **Un long silence, puis :**

- Mais, c'est un fait, Paul Bremer a joué les idiots utiles d'al Qaeda : en privant le pays de ses cadres issus du parti Baas, dont les militaires ont rapidement formé des groupes de francs-tireurs, il a favorisé la stratégie du chaos qui était celle des islamistes de tout poil. Or, en raison de son attitude vis-à-vis des Iraquiens et de ses méthodes qui cherchaient systématiquement à respecter leur dignité, Sergio Vierra de Mello tendait à montrer qu'une autre politique que celle de la coalition américaine dirigée par Paul Bremer était éventuellement possible. Hélas, le représentant des Nations Unies était bien seul dans son entreprise et mal soutenu par un mandat bancal... . Et puis, en tant que cynique, je peux le dire : si l'espèce humaine en général est tordue, les Arabes musulmans

ont un don particulier en ce domaine ; et, faire vivre ensemble, en paix, des chiites et des sunnites est une prouesse plus rare que la cohabitation des lions sereins et des gazelles inquiètes. Quoi qu'il en soit, le fait qu'à travers les Nations Unies Vierra de Mello montrait une alternative possible constituait un danger majeur pour les islamistes qui avaient besoin du chaos pour faire émerger le royaume merveilleux d'Allah. Si l'on excepte la Tunisie, l'Algérie et, peut-être, le Maroc, où les islamistes jouent une stratégie du temps long, dans plusieurs pays dans lesquels ils se sont implantés, les islamistes jouent la stratégie du chaos. Cette stratégie est issue de leur vision théologique du monde : le monde sans la loi d'Allah est impur, il faut que cette impureté atteigne son apex pour que s'impose la victoire du bien. La déclaration de haine absolue vis-à-vis des Nations Unies faite par Osama Ben Laden le 12 novembre 2002 dénonçait le péché capital commis par « le criminel » Koffi Annan et ses fonctionnaires au Timor oriental par eux détaché de la terre d'islam. Responsable direct de cette offense absolue faite à l'Islam, Sergio Vierra de Mello était une cible de choix en Irak. De plus, dans ce nouveau pays

musulman, si sa nouvelle entreprise, bien que mal engagée en raison du contexte et d'un mandat obscur, venait à réussir, il y avait un nouveau danger pour la foi musulmane : Vierra de Mello s'opposait au chaos créateur du divin. Sa condamnation à mort était donc un devoir religieux. L'action fut accomplie le 19 août 2003, elle fit 22 morts et de nombreux blessés parmi le personnel des Nations Unies. Al Qaeda avait gagné, « l'autre politique » disparut et le contact direct entre les fonctionnaires des Nations Unies et la population iraquienne fut interrompu. Après une brève évaluation, tout le personnel onusien passa sous la protection de l'armée américaine. Paul Bremer put sans obstacle mener à bien sa privatisation des pétroles irakiens, dont les compteurs qui mesuraient les flux ne furent pas remis en service sous son règne : impossible de connaître les quantités vendues ! Comme partout en *Terra americana* les Iraquiens furent gouvernés par une élite corrompue qui a mené le pays dans l'impasse dans laquelle il se trouve aujourd'hui.

Monsieur Loyal :

- Et si, dans certains cas, dans certains pays, la corruption était à la fois fonctionnelle et utile ?

Le Cynique :

- Quel renversement de situation ! Quel théâtre ! Nous sommes-nous trompés dès le début : Le Cynique c'est vous ! et moi... ne serais-je qu'un naïf de plus ? comme ce Vierra de Mello qui pensait que l'on peut changer le monde par la parole, la parole de la raison.

Monsieur Loyal :

- Vous allez immédiatement aux extrêmes. Je vous fais remarquer que la démocratie est « le gouvernement par la parole », alors que toute tyrannie est « le gouvernement par la terreur ». Ce gouvernement par la parole s'exprime lors d'élections où les citoyens jugent les discours et les promesses faites par les politiciens. De toute façon, je n'ai fait qu'une hypothèse. Nous en sommes convenus, chaque être est différent et les cultures sont différentes, certaines sont compatibles, d'autres ne le sont pas, ou difficilement... alors la corruption peut

faciliter les relations. Mais j'insiste, ce n'est qu'une hypothèse.

Le Cynique :

- C'est une réalité ! Mais j'observe que dans tous les pays où la corruption est la règle du jeu : la violence, la stagnation et la mort l'emportent sur le mouvement de la vie. Les kleptocraties vivent du meurtre et ne peuvent que mal finir.

Monsieur Loyal :

- Vous voici moraliste à présent.

Le Cynique :

- Non ! Réaliste toujours. Pour des raisons obscures, déjà évoquées par les Grecs qui invoquaient les Érinyes, l'univers châtie toujours la démesure, et la loi de la corruption, tout comme celle de la tyrannie qui lui est associée, est de croître jusqu'à leur destruction.

Monsieur Loyal :

- Tiens ? Vous voici déiste ou panthéiste à présent... vous ne cesserez donc jamais de me surprendre.

Le Cynique :

- Ce n'est pas moi, c'est l'univers qui est surprenant. C'est pourquoi je suis toujours **contre**. Les idéologues croient tout savoir, mais ils sont myopes et portent des lunettes dont les verres n'ont pas la dioptrie adéquate.

Monsieur Loyal :

- Tous les *Homo sapiens* sont-ils donc des myopes portant de mauvaises lunettes ?

Le Cynique :

- Oui ! Ils sont tous plus ou moins des idéologues. Les lunettes ce sont les idéologies.

Monsieur Loyal :

- J'avais compris. Et vous-même, portez-vous des lunettes ?

Le Cynique :

- Je n'ai pas besoin de lunettes. Je ne sais rien. Il me suffit de penser contre.

Monsieur Loyal :

- C'est facile !

Le Cynique :

- Je suis ce que je suis ! Mon seul maître est le théâtre !

Monsieur Loyal :

- Eh bien, soyons fidèles à nos rôles, continuons l'aventure ! Je sais que Sergio Vierra de Mello avait lutté avec autant de subtilité que de détermination pour que les ressources pétrolières du Timor oriental bénéficient à sa population. Une compagnie australienne proposait un accord à 50%, le négociateur engagé par les Nations Unies (via Sergio Vierra de Mello), un Américain, a fini par obtenir 90% pour le Timor oriental et 10% pour la compagnie australienne.

Le Cynique :

- Fort bien, mais quel rapport avec l'Iraq ?

Monsieur Loyal :

- Ne jouez pas les naïfs ! La capacité de production du pétrole et du gaz iraqiens est mille fois plus importante que celle du Timor oriental. C'est pourquoi les Nations Unies avaient fixé des règles strictes quant à son exportation et au contrôle exercé par l'Iraq sur cette richesse considérable.

Le Cynique :

- Voulez-vous dire que Sergio Vierra de Mello s'est opposé à Paul Bremer sur la question pétrolière ?

Monsieur Loyal :

- Je n'en sais rien, peut-être n'en a-t-il pas eu le temps ? Mais, tôt ou tard, la question aurait surgi. Pourquoi les puits sabotés par l'armée iraquienne pendant la guerre ont-ils été si rapidement remis en service... sans leurs compteurs permettant de mesurer les flux, donc les exportations, donc les revenus ?

Le Cynique :

- Il faut se méfier des théories du complot... sauf lorsqu'il y a un vrai complot... . De toutes les façons, pétrole et gaz sont des malédictions pour les pays sans cultures démocratiques. Les pays qui en possèdent sont tous des tyrannies à l'exception des Pays-Bas, du Royaume-Uni et de la Norvège qui sont des pays de vieille culture chrétienne et démocratique. Dans les pays démocratiques, les revenus pétroliers et gaziers ont accru le bien-être du peuple, un peu de la façon dont le charbon avait permis la révolution industrielle ; dans les tyrannies,

les revenus du pétrole et du gaz ont enrichi une élite corrompue et laissé le peuple dans la misère. De plus, cette richesse sans travail a favorisé la diffusion et le monopole d'idéologies totalitaires qu'elles soient religieuses (par exemple, principautés de la péninsule arabe) ou simplement nationalistes (Russie), voire les deux (Azerbaïdjan, Maroc et Algérie).

Monsieur Loyal :

- À ma connaissance, le Maroc n'est pas un pays pétrolier !

Le Cynique :

- Pas encore, mais ça vient ! De toute façon, ce pays possède les plus grosses réserves de phosphates du monde. Son roi est un descendant du prophète de l'islam... c'est mal parti !

Monsieur Loyal :

- C'est mal parti... sauf que le Maroc est une nation ancienne qui ne manque pas de profondeur historique. Enfin ! Si je comprends bien, pour vous, les religions sont des idéologies comme les autres... donc vous êtes contre !

## Le Cynique :

- Je vais vous surprendre... oui ! Je suis contre ! Toutefois, je ne suis pas un « athée stupide ». Je n'ai pas oublié Isaac Matveyevic quand il nous a dit : « Rien n'est simple et tout se complique ! À mon avis, vous n'arriverez pas au bout de vos peines tant que vous ne prendrez pas Dieu pour garant de vos choix. » Un peu plus tard, je crois, il a dit : « Il est des choses trop grandes pour que paroles humaines les dévoilent ». J'ai aussi noté, je cite de mémoire, la brève remarque de Samya Arcangel : « Je ne me reconnais ni la capacité ni le droit de dire ce que j'ai vu ». Elle a donc vu quelque chose. Certes les autres morts, ce Sergio Vierra de Mello y compris, n'ont rien vu d'exceptionnel, ils avouent simplement leur surprise de ne pas être dans ce que certains philosophes appellent le néant.

## Monsieur Loyal :

- Allons bon, vous voilà déiste à présent ! Moi, je n'ai pas oublié que notre uniaste Juif d'Odessa nous avait dit qu'il considérait les chrétiens comme une secte juive. Une secte qui suivait les enseignements d'un prophète juif nommé *Yesua*, on dit aussi Jésus Christ. Historiquement, il a raison... mais où cela

vous conduit-il ? Qu'entendez-vous par « prendre Dieu pour garant de nos choix » ? Puisque, à ma grande surprise, vous avez repris la formule.

Le Cynique :

- J'ai aussi retenu la formule qui a fait impression sur Sergio Vierra de Mello : « la dernière ruse du Diable est de se faire passer pour Dieu ».

Monsieur Loyal :

- La formule est belle, mais elle demande éclaircissements. Avez-vous lu le Coran ? Le livre, selon les musulmans, dicté par Dieu (Allah) et par l'archange Gabriel au prophète de l'islam.

Le Cynique :

- Oh ! Moi, vous savez, les bondieuseries, d'où qu'elles viennent...

**(Un long silence) puis :**

- Vous le savant ! il suffit que vous me parliez de ces choses et je vous dirais pourquoi je suis contre !

Monsieur Loyal :

- Le Coran n'est pas un livre comme les autres... Si vous le comparez à la Bible, la différence saute aux yeux. La Bible est une série de récits dans lesquels Dieu intervient de temps en temps de façon plus ou moins théâtrale. En outre, les récits sont faits par des prophètes qui, tous, ont leur style et leurs révélations. Il en est même un que Dieu traite d'idiot : Jonas. La Bible mentionne également l'existence de prophétesses. Il y a donc dans ces récits une certaine logique littéraire que le lecteur peut suivre et interpréter de façons diverses. Dans la Bible, Dieu n'est véritablement juriste que lorsqu'il dicte la loi juive à Moïse (qui prescrit la lapidation des adultères, homme et femme, ainsi que la mise à mort des homosexuels). De plus, dans la Bible, de nombreuses femmes jouent un rôle positif ou négatif dans les récits : Ève, Bethsabée (grâce à elle son fils Salomon devient roi), Jézabel (elle n'est pas juive, mais devenue reine elle joue un rôle politique), sa fille Athalie devient reine de Juda (elle finit mal), Esther qui sauve le peuple juif exilé en Perse, Judith, etc. À ces femmes éminentes, il faudrait ajouter la prophétesse Débora ainsi que les épouses influentes de certains prophètes : Zipporah, la femme de Moïse.

Enfin, il faut insister sur cette jeune fille amoureuse qui scande un monologue amoureux et érotique dans le « Cantique des cantiques ». Rien de tel dans le Coran dont le texte est un assemblage fait environ un siècle après la mort de Mahomet. Un assemblage de réponses divines à des questions qui ne sont pas toujours explicites, des éléments juridiques, des professions de foi monothéistes, des menaces contre les juifs et les chrétiens, des conseils militaires, des us et coutumes des Arabes urbains de la Mecque et Médine... bref, un ensemble dont la cohérence est problématique.

Le Cynique :

- Et pourquoi ! Juifs et Arabes ne sont-ils pas des Sémites dont les langues et les mœurs sont proches ?

Monsieur Loyal :

- Ce sont les livres qui les opposent. La Bible est l'assemblage de récits qui nous viennent du fond des temps. On trouve même ici ou là des éléments qui sont vraisemblablement issus de la mythologie grecque. Mais surtout, les récits bibliques sont aussi la chronique d'un peuple de nomades qui sont en voie de

sédentarisation. Lorsque ce processus est achevé, ils demandent à Dieu de leur donner un roi. Ce qui est remarquable chez ce peuple c'est le fait que dès l'origine leur identité soit fondée sur la foi en un Dieu unique. D'où leur vient cette découverte d'un Dieu unique ? Plus ancienne encore que le monothéisme du pharaon Akhenaton, qui, quelque 1300 ans avant Jésus-Christ, proclama l'unicité divine, ce qui le mit en conflit avec la classe des prêtres égyptiens qui vivaient du culte populaire rendu aux divinités traditionnelles. Mais de toute façon, je dis qu'il existe une dimension spirituelle dans *Homo sapiens*.

Le Cynique :

- Vous pensez qu'il existe dans *Homo sapiens* une dimension spirituelle, comme une sorte d'instinct. Où voyez-vous cela ?

Monsieur Loyal :

- D'abord dans le fait qu'il n'y a pas de société humaine qui n'ait produit une forme de religiosité, donc une forme de spiritualité : j'entends par spiritualité le fait d'être convaincu qu'il y a plus dans l'univers que ce que nous savons en percevoir. Le fait que cette spiritualité puisse être dévoyée par des

formes aberrantes et cruelles de sacrifices humains ou autres prouve bien l'existence de cette spiritualité. On ne peut dévoyer qu'une réalité : le mensonge implique l'existence de la vérité. Et puis, nous avons fait l'expérience, sinon d'une vérité spirituelle, du moins de l'existence « d'autre chose ». Deux de nos visiteurs de la noosphère ont exprimé l'existence de quelque chose d'inexprimable. Trois autres ont dit leur surprise de constater que leur mort ne les avait pas conduits à ce que certains philosophes appellent le néant. Vous pouvez contester mon premier raisonnement, mais vous ne pouvez pas nier notre expérience commune avec nos visiteurs de la noosphère.

Le Cynique :

- Je tiens à ajouter que parmi ces visiteurs, il y en avait un de vivant : le sino-vietnamien Hoang Lê Tang ! Il était bouddhiste, ou peut-être chrétien, ou confucéen, ou taoïste, ou rien ou autre chose.

Monsieur Loyal :

- Cela prouve que nous ne pouvons pas tout comprendre. Et cela ne change rien au fait que les cinq autres étaient morts !

Le Cynique :

- Seulement deux sur cinq ont perçu « quelque chose d'inexprimable »... et vous considérez cela comme une preuve ?

Monsieur Loyal :

- Non ! pas une preuve. Il n'y a pas de preuves au sens de la logique formelle en ce domaine. Il n'y a que des expériences. Vous ne remettez pas en doute la réalité de ces expériences, n'est-ce pas ?

Le Cynique :

- En effet ! Je ne vois pas pourquoi ces morts mentiraient. D'autant qu'ils ne disent ni la même chose ni quelque chose de totalement différent... ce qui est singulier.

Monsieur Loyal :

- Oui, singulier et portant un point commun : aucun ne parle du néant, qui apparaît comme un concept purement philosophique, une chimère intelligente créée par *Homo sapiens* pensant. Alors ! pourquoi ne pas appeler Dieu ce « quelque chose d'ineffable » évoqué par deux sur cinq.

Le Cynique :

- Oh ! Je pourrais vous dire qu'après tout ce « quelque chose d'ineffable » n'est, peut-être, qu'une chimère de plus dont *Homo sapiens* est friand. Mais vous pourriez juger mon argument de mauvaise foi puisque j'ai admis la véracité des expériences de nos cinq morts. Admettez toutefois que nous venons de commencer à marcher sur une glace fort mince.

Monsieur Loyal :

- Je le veux bien ; toutefois, ça marche !

Le Cynique :

- Admettons, admettons !

**Un long silence, puis :**

- Dans ce cas, ne devons-nous pas donner raison aux musulmans qui ont le devoir théologique d'imposer leur religion au monde entier ? Ce n'est pas parce que je suis cynique que je suis inculte ! Au contraire ! J'aime tant être contre que j'essaye de lire ce qui est pour. J'ai lu avec attention le « Discours sur l'histoire universelle » (*al-Muqaddima*) d'Ibn Khaldûn : un cadî, théologien, historien, sociologue, anthropologue, etc. née à Tunis en 1332. Ce juge malékite\* est mort au Caire en 1429.

Certes, il a des conceptions racistes bien avant celles de Gobineau, Chamberlain, Hitler... . Je le cite :

\*L'école juridique malékite appartient au courant rigoriste du sunnisme.

« On prétend même que la plupart des noirs (*Sûdän*) de la lère Partie du Monde vivent dans des cavernes ou dans la jungle et non en société, et sont anthropophages : c'est la même chose pour les Slaves (*Saqâliba*). La raison en est que leur éloignement de la zone tempérée leur vaut de se rapprocher, par le caractère, des animaux stupides et de s'éloigner d'autant de l'humanité (*insâniyya*). Il en va de même de leurs religions. Ils ignorent la Prophétie et n'ont pas de loi religieuse, excepté chez la petite minorité qui vit près des régions tempérées » et il conclut un peu plus loin en citant le Coran (XVI, 8) : « *Dieu crée ce que vous ne savez point* » (p.p.166, 167). Puis, *bis repetita displicent* (p.294): « C'est ainsi que les nations nègres sont, en général, soumises à l'esclavage, parce que les Noirs sont une humanité inférieure (*naqs al-insâniyya*), plus proche des animaux stupides. » (Traduction de Vincent Monteil. Commission internationale

pour la traduction des chefs-d'œuvre. Beyrouth. 1967).

Monsieur Loyal :

- En effet, le Coran n'est pas porteur de la devise de la République française : « Liberté, Égalité, Fraternité »... encore que pour la Fraternité, elle figure dans le livre qui insiste sur la fraternité qui doit unir les musulmans... toutefois, elle n'est pas de mise avec les non musulmans. Un exemple parmi cent (Sourate 9, verset 8) :

« Comment [, *sans distinction, pourriez-vous nouer un pacte avec les infidèles*] alors que s'ils l'emportent sur vous, ils n'observent à votre égard ni alliance ni engagement ? Ils vous satisfont par leurs paroles, alors que leurs cœurs sont rebelles et que la plupart sont pervers. » (Traduction de Régis Blachère, Maison-neuve et Larose éditeurs)

**(Un long silence), puis :**

- Si l'on en vient à la liberté... d'un point de vue philosophique il n'y en a qu'une : la liberté de croire en la révélation faite au prophète de l'islam, et d'être sauvé ; ou, de ne pas croire et d'être condamné au feu éternel, la Géhenne dans l'au-delà ; et

l'esclavage, l'apartheid ou la mort dans la vie présente. Pour les libertés ordinaires, elles sont encadrées par la loi divine : le croyant est libre de faire de qui est permis, il ne doit pas faire ce qui est interdit. Si l'on en vient à l'égalité, le musulman ne peut pas être un démocrate, Allah s'y oppose (Sourate 4, verset 38/34) :

« Les hommes ont autorité sur les femmes du fait qu'Allah a préféré certains d'entre vous à certains autres, et du fait que [les hommes] font dépense, sur leurs biens, [*en faveur de leurs femmes*]. Les [*femmes*] vertueuses font oraison (*qânit*) et protègent ce qui doit l'être (?), du fait de ce qu'Allah consigne (?). Celles dont vous craignez l'indocilité, admonestez-les ! reléguez-les dans les lieux où elles couchent ! frappez-les ! Si elles vous obéissent, ne cherchez plus contre elles de voie [*de contrainte*] ! Allah est auguste et grand. » (même traducteur)

- Sans nous attarder sur l'évidente infériorité des femmes selon le Coran, on voit que si « Dieu préfère certains aux autres », il est évident qu'il est opposé à « l'égalité républicaine ». Je précise que « l'égalité républicaine » n'a rien à voir avec les inégalités naturelles qui sont de banales

évidences. « L'égalité républicaine » est la simple reconnaissance de l'égale dignité de tous les *Homo sapiens* citoyens de France... on peut même se demander si cette égalité républicaine n'inclut pas tout le vivant... d'où les lois concernant le traitement des animaux : le traitement digne dû aux animaux est également mentionné dans la Bible..., mais c'est une autre histoire. J'en reviens à la fraternité.

**(Un silence), puis :**

- J'ai montré que selon Allah, le musulman ne peut pas faire preuve de fraternité avec un infidèle, juif, chrétien, païen. Mais il y a pire. Non seulement la fraternité est bannie, mais la guerre est obligatoire pour tout musulman en bonne santé. Dans le Coran, Dieu, Allah, ne manque pas de fustiger les tièdes qui trouvent des faux prétextes pour se soustraire à cette obligation. Par exemple sourate 9, versets 82/81 et suivants :

« Ceux laissés en arrière se sont réjouis de leur exemption, par opposition à l'Apôtre d'Allah, et ils ont éprouvé répulsion à mener combat de leurs biens et de leurs personnes, dans le Chemin d'Allah. Ils ont dit : « Ne vous lancez point [*en campagne*] durant l'ardeur [*de l'été*] » Réponds

[leurs] : « Le feu de la Géhenne sera plus ardent ! » Ah ! s'ils pouvaient comprendre ! »  
(idem)

- Et je ne vous donne là qu'un seul exemple de verset faisant obligation au musulman sincère de se lancer dans la guerre sainte !

Le Cynique :

- Cette obligation de faire la guerre au monde entier pour lui imposer la religion de Mahomet m'a surpris lorsque je l'ai rencontrée formulée d'une façon claire et non équivoque par ce cadî sunnite remarquablement intelligent et cultivé que fut Ibn Khaldûn, je vous cite ce passage révélateur :

« Dans la communauté musulmane, la guerre sainte est un devoir canonique, à cause du caractère universel de la mission de l'Islâm et de l'obligation de convertir tout le monde, de gré ou de force. C'est pourquoi les pouvoirs spirituels et temporels sont confondus : le souverain peut y consacrer ses forces en même temps. Les autres communautés religieuses n'ont pas ce caractère œcuménique, et la guerre sainte n'est pas pour elles un devoir canonique, sauf pour la (légitime)

défense. Ce qui fait que les chefs de ces religions ne s'occupent pas de politique. Le pouvoir royal chez eux, appartient à ses titulaires, qui l'ont eu par hasard et, en tout cas, pour des raisons sans rapport avec leur foi. Ils règnent par l'effet nécessaire de l'esprit de corps - dont la nature est de rechercher le pouvoir royal - , et non parce qu'ils doivent vaincre les autres nations, comme c'est le cas pour l'Islam. » (Opus cité p.p.459/460). Puis, un peu plus loin dans le texte après une histoire du judaïsme suivie d'un historique assez précis des débuts du christianisme, le savant cadi sunnite conclut (p.466) : « Nous ne croyons pas devoir noircir les pages de ce livre avec la discussion de leurs hérésies, qui sont, d'ailleurs, assez connues. Ce sont tous des infidèles, comme le montre le noble Coran. Il ne nous appartient pas d'en discuter avec eux. C'est à eux de choisir entre la conversion à l'Islam, la capitulation (du protégé) ou la mort. »

**(Un long silence) puis :**

- Moi, le Cynique, celui qui ne pense que contre ; et qui ne croit en rien, je suppose que je n'ai droit qu'à la mort selon la foi musulmane. Et dire que ces gens ont la prétention de dominer le monde alors qu'ils

ne sont pas capables de se nourrir sans le blé des infidèles ! De toutes les religions porteuses de dogmes, l'islam est la plus bête ! Je précise que « la capitation (du protégé) » signifie le paiement d'une « taxe d'infamie », une forme d'*apartheid* que les Nations Unies n'ont jamais dénoncée.

Monsieur Loyal :

- Alors là ! Vous êtes vraiment mal pensant ! Après ce que vous venez de dire, vous voici devenu une cible mobile pour tout musulman coraniquement correct. Nombre de gens qui n'avaient pas dit le quart de la moitié de ce que vous venez de dire ont été égorgés par un fidèle cherchant la vie éternelle !

Le Cynique :

- Que m'importe ! Je suis comme Édith Piaf, je ne vis que sur scène, je suis éternel ! Libre ! je suis dans la noosphère. Le reste, je m'en fous ! Car « Non! non rien de rien, non ! je ne regrette rien, ni le bien qu'on m'a fait, ni le mal... tout ça m'est bien égal... »

**(On entend la chanson chantée par Édith Piaf)**

Fin

Paul Bayleville

## LE DIALOGUE DES HUMANITAIRES

« Le Dialogue des humanitaires » est une pièce de théâtre en trois actes, avec ballet entre les actes et chanson d'Édith Piaf en final. Cette pièce n'est pas destinée à être jouée... pas avant une dizaine d'années dans le meilleur des cas, qui présuppose que l'esprit d'inquisition disparaisse : il domine l'intelligentzia française depuis une trentaine d'années et plus. En effet, vu notre état présent, un metteur en scène et des acteurs qui auraient le courage de jouer cette pièce risqueraient au mieux l'ostracisme, au pire : la mort ! Cette pièce de théâtre est donc destinée à être lue par les « Happy few » des amis de Stendhal, d'Albert Camus, etc., etc.

[www.liber-hiram.com](http://www.liber-hiram.com)